



Réflexions sur la perception et les représentations des fleuves dans l'Antiquité

Anca Dan

► To cite this version:

Anca Dan. Réflexions sur la perception et les représentations des fleuves dans l'Antiquité. Anca Dan et Stéphane Lebreton. Études des fleuves d'Asie Mineure dans l'Antiquité, 1, Artois presses université, pp.23-75, 2018, 978-2-84832-296-4. <halshs-01761496>

HAL Id: halshs-01761496

<https://shs.hal.science/halshs-01761496v1>

Submitted on 21 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY 4.0 - Attribution - International License

**ÉTUDES DES FLEUVES
D'ASIE MINEURE
DANS L'ANTIQUITÉ
Tome I**

Couverture : Mosaïque d'Hylas et les nymphes © Patrick Ageneau - Musée de Saint-Romain-en-Gal.

© Artois Presses Université, 2018
9, rue du Temple
BP 10665, 62030 Arras Cedex

ISBN : 978-2-84832-297-1
ISSN : 1272-2286

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (6 bis, rue Gabriel Laumain, 75010 Paris).

Livre imprimé en France

RÉFLEXIONS SUR LA PERCEPTION ET LES REPRÉSENTATIONS DES FLEUVES DANS L'ANTIQUITÉ

Anca DAN

AOROC, CNRS-ENS, Paris

En ouverture de son *Histoire d'un ruisseau* publiée en 1869, le géographe Élisée Reclus faisait du moindre courant d'eau la quintessence du monde, que l'homme a du mal à percevoir dans son ensemble :

L'histoire d'un ruisseau, même de celui qui naît et se perd dans la mousse, est l'histoire de l'infini. Ces gouttelettes qui scintillent ont traversé le granit, le calcaire et l'argile ; elles ont été neige sur la froide montagne, molécule de vapeur dans la nuée, blanche écume sur la crête des flots ; (...) elle aussi est un monde comme les astres énormes qui roulent dans les cieux, et son orbite se développe de cycle en cycle par un mouvement sans repos. Toutefois notre regard n'est point assez vaste pour embrasser dans son ensemble le circuit de la goutte, et nous nous bornons à la suivre dans ses détours et ses chutes depuis son apparition dans la source jusqu'à son mélange avec l'eau du grand fleuve ou de l'océan. Faibles comme nous le sommes, nous tâchons de mesurer la nature à notre taille ; chacun de ses phénomènes se résume pour nous en un petit nombre d'impressions que nous avons ressenties.

La primauté de l'eau est une idée commune des civilisations qui se sont développées sur les bords de la Méditerranée : c'est autour d'elle qu'ont été structurées les cosmogonies proche-orientales qui faisaient commencer le monde dans un chaos humide – le *Noun* des Égyptiens, le couple Abzû et Tiamat des eaux douces et salées suméro-babyloniennes, le monde de la *Genèse* biblique avant la séparation des domaines céleste et terrestre, les eaux de

Hordād, créées dans la coquille céleste et défendues par Ahura Mazdā/Ohrmazd chez les Iraniens¹. Les Grecs se représentaient la terre entourée du courant cosmique d'Okéanos, époux de Thétys – déesse des profondeurs aquatiques – et père des rivières et des divinités féminines des eaux (Océanides), mais aussi des divinités de l'abondance, de la sagesse et de la justice². Aux origines

¹ Pour les sources égyptiennes, voir Serge SAUNERON, Jean YOYOTTE, « La naissance du monde selon l'Égypte ancienne », *La naissance du monde : Égypte ancienne, Sumer, Akkad, Hourrites et Hittites, Canaan, Israël, Islam, Turcs et Mongols, Iran préislamique, Inde, Siam, Laos, Tibet, Chine*, Paris, Éditions du Seuil, 1959, p. 17-91 ; Reinhard GRIESHAMMER, « Nun », dans Hans Wolfgang. HELCK, Wolfhart WESTENDORF (éd.), *Lexikon der Ägyptologie* IV, Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1982, p. 534-535. Pour la cosmologie mésopotamienne d'*Enûma Elish*, voir Wayne HOROWITZ, *Mesopotamian Cosmic Geography*, Winona Lake Indiana, Eisenbrauns, 1998, alors que la relation avec la Bible est discutée dans John DAY, *God's Conflict with the Dragon and the Sea: echoes of a Canaanite myth in the Old Testament*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985, et, plus récemment, dans Michaela BAUKS, « "Chaos" als Metapher für die Gefährdung der Weltordnung », dans Bernd JANOWSKI, Beate EGO (éd.), *Das biblische Weltbild und seine altorientalischen Kontexte*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2001, p. 431-464, et Francesca ROCHBERG, « A Short History of the Waters of the Firmament », dans Micah ROSS (éd.), *From the Banks of the Euphrates: Studies in honor of Alice Louise Slotsky*, Winona Lake Indiana, Eisenbrauns, 2008, p. 227-244. Pour les eaux dans l'Ancien Testament, voir Philippe REYMOND, *L'eau, sa vie et sa signification dans l'Ancien Testament*, Leyde, Brill, 1958, et Stéphanie ANTHONIOZ, *L'eau, enjeux politiques et théologiques de Sumer à la Bible*, Leyde - Boston, Brill, 2009. Les références iraniennes sont inventoriées dans Mary BOYCE, « ĀB i. The concept of water in ancient Iranian culture », *Encyclopaedia Iranica*, 1, 1, 1982, p. 27 (en ligne sur <http://www.iranicaonline.org/articles/ab-i-the-concept-of-water-in-ancient-iranian-culture>, vu en avril 2011) ; Philip G. KREYENBROEK, « Cosmogony and Cosmology 1 », *Encyclopaedia Iranica*, 5, 3. (1993), p. 303-307 (en ligne sur <http://www.iranicaonline.org/articles/cosmogony-i>, vu en avril 2011) ; Antonio PANAINO, « Hordād », *Encyclopaedia Iranica*, 12, 5, 2004, p. 458-460 (en ligne sur <http://www.iranicaonline.org/articles/hordad>, vu en avril 2011).

² Homère, *Illiade*, XIV, 200-201, 245-246, 302, cf. XVIII, 398 ; Hésiode, *Théogonie* 337-370, cf. 242, 265, 288, 383, 389-390, 507-508, 776, 908, 956, 959, 979 ; voir Jean RUDHARDT, *Le thème de l'eau primordiale dans la mythologie grecque*, Berne, E. Francke, 1971 ; cf. Walter BURKERT, *The Orientalizing Revolution: Near Eastern influence on Greek culture in the Early Archaic Age*, Cambridge (Mass.) - Londres, Harvard University Press, 1992 (traduction de l'édition allemande, 1977), pour l'héritage syro-mésopotamien. Plus généralement, Christoph ULF, « Vom Anfang des Kosmos bis zum Menschen. Antike Konzeptionen von Wasserräumen und Wasserformen », dans Doris G. EIBL, Lorelies ORTNER, Ingo SCHNEIDER, Christoph ULF (éd.), *Wasser und Raum. Beiträge zu einer Kulturtheorie des Wassers*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2008, p. 143-182. Pour le monde grec en particulier, voir Josef Vitalis KOPP, *Das physikalische Weltbild der frühen griechischen Dichtung. Ein Beitrag zum Verständnis der vorsokratischen Physik. Dissertation...* Universität Freiburg in der

de l'appropriation humaine – ou plutôt héroïque – de la nature, Héraclès a vaincu Achélôos, dieu-fleuve panhellénique. Les Présocratiques ont confirmé l'importance de l'eau, au point que le Milésien Thalès en a fait le principe fondamental de l'univers³. Jusqu'à la fin de l'Antiquité, les Orphiques allaient mettre l'eau et la boue porteuse de germes au cœur de la génération et des régénérations du monde et de l'âme⁴.

Certains transferts culturels qui ont participé à ce tissage de traditions mythiques et religieuses méditerranéennes ont été reconnus dès le XIX^e siècle. On sait que le récit cosmogonique archaïque d'un monde rond – voire sphéroïde –, flottant entre les eaux d'en haut et d'en bas, fut emprunté aux peuples sémites, directement ou par des intermédiaires anatoliens. Il semble avoir été généralement partagé par les Grecs jusqu'à Aristote, auteur de la théorie de la distribution des éléments en sphères concentriques⁵. L'opposition fondamentale, transculturelle, entre eaux coulantes (de pluie, de rivière, de courants maritimes et de marées) et eaux stagnantes (de marais ou de mers) est également bien connue des civilisations méditerranéennes en général et des Grecs en particulier. Aristote, une fois de plus (*e.g. Météorologiques*, II, 1-3 353a-359b), l'érige en distinction fondamentale et nous oblige ainsi à différencier irrémédiablement les conceptions antiques de nos savoirs modernes.

En effet, pour reconstituer les regards des Anciens sur les cours d'eau, il faut oublier non seulement les eaux sacrées du christianisme, mais aussi les progrès des connaissances – dont les découvertes successives du cycle hydrologique, des changements des états de la matière ou des phénomènes météorologiques –, l'esthétique naturaliste des paysages, les acquis de l'ethnographie à propos des civilisations dites primitives et l'intérêt actuel pour l'écologie. Toutes ces découvertes post-antiques ont forgé une perception occidentale de l'eau qui ne doit pas être attribuée d'emblée aux Anciens. L'étude des milieux aquatiques au Moyen Âge montre les métamorphoses continues des conceptions de l'eau, suite à l'abandon du paganisme et aux nouvelles influences venues surtout du Nord⁶. Dans le contexte d'une autonomie grandissante mais jamais totale de

Schweiz, 1939 ; Thierry HOULLE, *L'eau et la pensée grecque. Du mythe à la philosophie*, Paris, L'Harmattan, 2010.

³ Thalès, DK 11A12 *apud* Aristote, *Métaphysique*, I, 3 983b.

⁴ J. RUDHARDT, *op.cit. passim* ; Martin Litchfield WEST, *The Orphic Poems*, Oxford, Clarendon Press, 1983.

⁵ Aristote, *Du ciel*, II, 4, 9-10 287b-288a ; 4, 3-5 311a-313b. Pour les modèles orientaux des cosmogonies archaïques (épiques et présocratiques), voir M.L. WEST, *West Asiatic Elements in Greek Poetry and Myth*, Oxford, Clarendon Press, 1997.

⁶ Voir des exemples dans *L'eau au Moyen Âge*, Aix-en-Provence - Marseille, Publications du CUERMA, J. Laffitte, 1985 ; Danièle JAMES-RAOUL, Claude THOMASSET (éd.), *Dans l'eau, sous l'eau : le monde aquatique au Moyen Âge*, Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2002. Un cas intéressant d'attribution abusive des conceptions modernes au monde romain est la sacralité des eaux dans le monde

l'homme par rapport à son milieu naturel et d'un partage des ressources selon des critères socio-économiques et politiques des États-nations, la perception et la conceptualisation moderne de l'environnement sont bien différentes de l'Antiquité. Cette évolution n'a pas toujours été dans le sens d'un progrès, du simple vers le complexe, de l'ignorance vers la connaissance. Sans nul doute, du point de vue de l'histoire sociale, il y a une certaine continuité dictée par des principes économiques – comme la gestion de l'eau dans les régions sèches⁷ – ou par des revirements idéologiques – comme le despotisme dans les sociétés hydrauliques, tel qu'il a été théorisé par Karl August Wittfogel⁸. Du point de vue culturel, certaines persistances ne peuvent être niées : la féminité de la « rivière », en français, est un héritage du substrat celto-germanique, au-delà de la masculinité dominante des fleuves « pères » méditerranéens. Mais pour éviter l'anachronisme, chaque société doit être considérée dans son contexte géohistorique. C'est ce qui permet à l'historien de déceler non seulement les facteurs naturels, divers, qui ont déterminé un rapport à l'eau spécifique à une société dans un environnement donné, mais aussi les facteurs culturels, hérités de peuples et de milieux peut-être différents, mais tous modelés par une histoire partagée.

Les cours d'eau peuvent illustrer des spécificités intéressantes dans le rapport des Anciens à leur environnement, qui, à leur tour, nous permettront de mieux comprendre notre propre rapport à la nature⁹. Ainsi, la distinction

occidental. Pour les Romains, l'espace sacré n'était pas une divinité mais seulement le conteneur de la divinité : voir John SCHEID, « Religion, institutions et société de la Rome antique. Cours : Le culte des eaux et des sources dans le monde romain. Un sujet problématique, déterminé par la mythologie moderne », *Annuaire du Collège de France*, 2007-2008, p. 621-637, *contra* Raymond CHEVALLIER, « Problématique de l'étude des cultes des eaux thermales : Gaule et Italie du Nord », dans Lidio GASPERINI (éd.), *Vsus veneratioque fontium. Fruizione e culto delle acque salutari nell'Italia romana*, Tivoli, Tipigraf, 2006, p. 139-160. La distinction entre la personnification grecque des éléments naturels sous forme de divinités et la croyance romaine en une sacralité des lieux du fait de l'habitat divin était déjà remarquée dans l'article de Joseph-Antoine HILD, s.u. « Flumina », du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, II.2. de Charles-Victor DAREMBERG et Edmond SAGLIO, Paris, Hachette, 1896, p. 1191-1193.

⁷ Voir les travaux actuels sur l'administration de l'eau dans les sociétés traditionnelles : e.g. Dora P. CROUCH, *Water Management in Ancient Greek Cities*, New York - Oxford, Oxford University Press, 1993 ; Örjan WIKANDER (éd.), *Handbook of Ancient Water Technology*, Leyde - Boston - Cologne, Brill, 2000 ; Larry W. MAYS (éd.), *Ancient Water Technologies*, Dordrecht - Londres, Springer, 2010. Pour l'Asie Mineure en particulier, Cecelia FELDMAN WEISS, *Living Fluidly: uses and meanings of water in Asia Minor (second century BCE-second century CE)*, PhD Brown University, 2011 (inérite).

⁸ Karl August WITTFOGEL, *Le despotisme oriental : étude comparative du pouvoir total*, Paris, Les Éditions de minuit, 1964 (traduction de l'édition anglaise, 1963).

⁹ Une seule monographie nous semble éclairante sur le rapport nature-culture en général, depuis l'Antiquité à l'époque moderne : Clarence J. GLACKEN, *Traces on the*

eau salée-eau douce, fondamentale dans notre répartition des ressources hydrographiques, n'occupe pas la même place dans toutes les cultures antiques. Autant qu'on puisse en juger aujourd'hui, pour les Grecs elle n'est qu'une distinction qualitative parmi d'autres, servant par exemple, dans le domaine religieux, à assigner un lieu à une divinité ou, dans la médecine hippocratique, à classer les eaux en fonction de leur qualité et effets sur l'organisme¹⁰. Tout autre est l'importance du concept de « mouvement » et, tout particulièrement, d'« écoulement » (ῥύσις), défini comme flot continu venu d'en haut jusqu'aux parties les plus basses de la Terre. Ce concept d'écoulement, impliquant à la fois déplacement et multiplication, a joué un rôle clé non seulement dans la formulation des différentes théories sur l'apparition, déplacement et transformation de l'eau dans le cosmos et dans l'explication des « phénomènes » célestes ou des processus biologiques. Il a même servi de modèle dans d'autres branches du savoir des philosophes comme les mathématiques, pour expliquer la génération des grandeurs, c'est-à-dire le développement géométrique du point en une droite, de la droite en une surface et de la surface en un solide¹¹.

Nous traitons dans cet article des cours d'eau – furent-ils, dans nos langues modernes, des fleuves s'ils se déversent dans la mer, des rivières si elles affluent dans un autre cours ou bassin d'eau, des ruisseaux s'ils sont de piètre importance ou même des torrents, s'ils sont temporaires. Tous ces cours d'eau se caractérisent, du point de vue antique, non pas tant par la qualité douce, fraîche, potable de l'eau que par son écoulement. C'est ce qui lui permet de modeler l'environnement, de générer et favoriser la vie humaine, en fournissant l'eau, la nourriture végétale et animale, les facilités de connectivité entre l'intérieur des pays et la mer, en étant potentiellement un centre dans la structuration de l'habitat et une barrière pouvant le protéger. Les rôles d'axe

Rhodian Shore: nature and culture in Western thought from ancient times to the end of the eighteenth century, Berkeley, University of California Press, 1967. Une étude centrée sur les cours d'eau reste un *desideratum*.

¹⁰ Les sources salées étaient souvent attribuées à Poséidon, alors que les sources d'eau douce sont généralement mises sous le patronage d'Apollon (e.g. Castalie et Cassotis à Delphes, Pausanias, X, 8, 9-10 ; 24, 7). Pour Hippocrate, voir le traité de la fin du V^e siècle av. J.-C. *Sur les eaux, airs, lieux*, expliqué par Jacques JOUANNA, « L'eau dans la médecine au temps d'Hippocrate », dans Jacques JOUANNA, Pierre TOUBERT, Michel ZINK (éd.), *L'eau en Méditerranée de l'Antiquité au Moyen Âge. Actes du Colloque de la Villa Kérylos* 23, Académie des inscriptions et belles lettres, de Boccard, Paris, 2012, p. 35-54. Cf. aussi le mélange de distinctions naturelles et religieuses de Pline l'Ancien, dans le livre XXXI.

¹¹ Voir Nicolas VINEL, « La *rhusis* mathématique. De l'ancien Pythagorisme à Proclus », dans Alain LERNOULD, Bernard VITRAC (éd.), *Études sur le Commentaire de Proclus au premier livre des Éléments d'Euclide*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2010, p. 111-124.

et de frontière, la plupart du temps contradictoires pour nous, Modernes¹², apparaissent comme fondamentaux dans la perception, la construction mentale et les représentations des cours d'eau antiques ainsi que dans l'invention des identités des individus et des communautés vivant dans ces espaces.

Le choix des cours d'eau anatoliens pour mieux comprendre l'approche humaine de la nature, de la culture et de sa propre existence, hier et aujourd'hui, est original et présente plusieurs avantages¹³. Tout d'abord, l'Anatolie est une terre de rencontres entre cultures et traditions. Les dieux-fleuves, que l'on trouve habituellement en contexte méditerranéen, y côtoient des divinités féminines, héritées du fond hittito-louvite¹⁴, inspirées des hypostases de l'iranienne Anāhitā¹⁵ et souvent transfigurées en épiclèses des déesses ou en nymphes grecques et romaines¹⁶.

En même temps, jusqu'au début du XX^e siècle, l'hellénisme représente un fil conducteur pour l'historien souhaitant remonter le temps jusqu'au II^e millénaire avant J.-C. Certes, il serait illusoire de vouloir donner une définition unitaire du « fleuve grec », tellement les environnements méditerranéens dans lesquels se sont installés les Grecs entre l'époque mycénienne et l'époque hellénistique sont différents. L'Asie Mineure elle-même comprend une

¹² Cette contradiction a déjà été relevée par Hérodote dans le cas du Nil, axe de l'Égypte mais également limite entre l'Asie et la Libye (II, 16-19). En réalité, elle est valable aussi pour les fleuves du Nord, de Scythie ou des contrées celto-germaniques : cf. Oddone LONGO, « Idrografia erodotea », *QS*, 24, 1986, p. 23-53 ; Rémy POIGNAULT, « Les fleuves de la Gaule et des provinces avoisinantes chez Tacite comme éléments de définition de l'espace », *Caesarodunum*, 33-34 (1999-2000), p. 431-455.

¹³ Il n'y a pas d'ouvrage d'ensemble consacré aux cours d'eau anatoliens, alors même que l'eau est l'un des plus importants problèmes de la Turquie actuelle. Tout en étant l'un des plus riches pays proche-orientaux en ressources d'eau potable, la Turquie ne dispose pas actuellement d'un système de distribution gratuite de ces eaux. Les aménagements des cours d'eau (pour l'organisation des habitats, l'irrigation ou l'installation des centrales électriques) sont des sujets de débats courants dans la société turque. Pourtant, parmi les études antiquisantes, on ne compte aujourd'hui que l'inventaire de Neziha BAŞGELEN, *An Illustrated Index of River Names*, Istanbul, Arkeoloji Sanat Yayınları, 2011, et les ouvrages occidentaux, plus généraux, cités *supra*, dans l'« Introduction ».

¹⁴ Cf. René Lebrun dans ce volume.

¹⁵ Voir désormais l'inventaire d'Andreas KLINGENBERG, « Die Göttin „vom heiligen Wasser“. Überlegungen zur Bedeutung des Wassers für die Ausbreitung und Verehrung des persischen Anāhitā im Westen Kleinasien », *OT*, 12, 2014, p. 157-166.

¹⁶ Pour une explication du rapport d'une nymphe avec l'environnement et la communauté, voir Olivier PICARD, « Les nymphes, images de l'eau sur les monnaies des cités grecques », dans J. JOUANNA, P. TOUBERT, M. ZINK (éd.), *op. cit.*, p. 55-73 ; plus généralement, cf. Friedrich IMHOOF-BLUMER, « Nymphen und Chariten auf griechischen Münzen », *Journal international d'archéologie numismatique*, 11, 1908, p. 1-213.

très grande variété de cours d'eau¹⁷, des torrents et des rivières intérieures irrégulières (affluents ou cours d'eau qui se déversent dans des lacs)¹⁸, aux grands fleuves du Nord, nourris par les pluies et les neiges de l'hiver et donc vus souvent comme des obstacles en raison de leur débit important, voire imprévisible¹⁹. Au sud, les fleuves jaillissent et coupent le Taurus en ouvrant des passages étroits par la montagne²⁰. À l'ouest, ils développent de grandes plaines alluvionnaires, menaçant toujours les établissements côtiers d'ensablement ou d'inondation, tout en leur offrant un arrière-pays fertile²¹.

¹⁷ Voir Sırrı ERİNÇ, « Türkiye'de Akarsu Rejimlerine Toplu Bakış », *Türk Coğrafya Dergisi*, 17, 1957, p. 93-117, résumé dans Xavier de PLANHOL, « Les régimes fluviaux en Turquie », *Annales de géographie*, 68, 366, 1959, p. 189-190.

¹⁸ Parmi ces derniers, notons l'Ak çayı-Aedesa et l'Eren çayı-Boz çayı-Lysis en Lycie, le Sölöz-Soloeis et le Karasu-Parimouthos se déversant dans le lac de Nicée, le Çepişli çayı-Karmeios et le Hippophoras-Pupa çayı en Phrygie, qui mériteraient, avec leurs sources et lacs, des études plus approfondies : cf. l'étude de Stéphane LEBRETON sur « La fontaine de Zeus Orkios ou fontaine d'Asbama. Tyane, Cappadoce », dans René LEBRUN, Agnès DEGREVE (éd.), *Deus Medicus*, Turnhout (*Homo Religiosus*, 12), Brepols, 2013, p. 219-243.

¹⁹ Mentionnons surtout le Kızıl Irmak-Halys, mais aussi le Çoruh-Phasis/Akampsis, le Yeşilirmak-Iris avec son affluent Kelkit çayı-Lykos, le Sakarya-Sangarios, ou les plus modestes Terme çayı-Thermodon, Bartın çayı-Parthénios, Filyos çayı-Billaïos, Büyük Melen Suyu-Hypios, Güllünç Su-Lykos. Ces fleuves apparaissent comme des frontières surtout à l'époque grecque et ensuite byzantine, par exemple chez Hérodote I, 28 ; 72, etc. (pour le Halys) ; Xénophon, *Anabase*, V, 6, 9 (pour le Thermodon, l'Iris et le Halys) ; Strabon, II, 5, 24 ; VI, 4, 2 ; XII, 1, 1, etc. (le Halys comme frontière orientale de l'Asie Mineure) ; Procope, *Guerres de Justinien*, I, 15, 21 ; II, 29-30 ; VIII, 2-3 (pour le Thermodon, l'Akampsis/Boas et le Phase). Voir Richard J.A. TALBERT (éd.), *Barrington Atlas of the Greek and Roman World*, Princeton - New York - Melbourne, Cambridge University Press, 2000, maps 86-87.

²⁰ C'est surtout le cas de l'Indos (Dalaman çayı, dont Plinie l'Ancien, V, 103 dit recevoir de la région montagneuse de Kibyrtis 60 rivières qui ne tarissent jamais), du Xanthos (traité dans ce volume par Jacques des Courtils), du Demre çayı-Myros, du Düden çayı-Katarraktès, de l'Aksu-Kestros, du Köprü Suyu-Eurymédon, du Manavgat çayı-Melas, du Göksu-Kalykadnos (étudié ici par Emmanuelle Goussé), du Tarsus çayı-Kydnos, du Seyhan Nehri-(P)Saros, du Ceyhan Nehri-Pyramos. Cf. R.J.A. TALBERT (éd.), *op. cit.*, maps 65-67 ; pour la navigabilité, voir désormais St. LEBRETON, « Quelques remarques à propos de la navigation sur les fleuves anatoliens », dans Hadrien BRU, Guy LABARRE (éd.), « Chronique d'Orient », *DHA*, 38-2, 2012, p. 188-206, 39-2, 2013, p. 309-315, et 40-2, 2014, p. 257-268, ainsi que l'article d'Hélène Roelens dans ce volume.

²¹ Pensons, parmi les fleuves qui se déversent dans la Marmara, au Gönen çayı-Aisepos, au Koca dere-Rhyndakos, au Kocabaş-Biga çayı-Granikos, et parmi ceux qui se déversent dans l'Égée, au Menderes çayı-Skamander, au Yermidere çayı-Satnioeis, au Havran çayı-Euenos, au Bakır çayı-Caique, au Gediz çayı-Hermos, au mystérieux Mèlès de Smyrne, aux Küçük et Büyük Menderes (correspondant au Caÿstre et au Méandre). Cf. R.J.A. TALBERT (éd.), *op. cit.*, maps 52, 56, 61.

Il faut cependant aller jusqu'aux dernières limites orientales de l'isthme cappadocien et du monde romain pour atteindre l'Euphrate (moderne Fırat), premier cours d'eau qui ressemble à l'un des grands fleuves avec lesquels nous sommes habitués dans l'Europe septentrionale et, de manière plus générale, au-delà du bassin méditerranéen : c'est d'ailleurs lui, l'Euphrate, l'exemple type de *frontierscape* à l'époque romaine, quand on étend l'Asie Mineure au-delà du Halys²². En effet, si l'on regarde par les yeux des Anciens, le grand fleuve est une altérité, ou, du moins, une voie d'accès à l'Autre, un passage entre le cœur du monde grec et les confins barbares²³. Les plus grands fleuves coulent sur les marges de l'œkoumène – pensons à l'Istros-Danube et le Tanaïs-Don au Nord, au Nil au Sud, au Pô et à l'Èbre à l'Ouest, au Halys, au Phase, à l'Araxe à l'Est. Ces fleuves rappellent la différence très importante entre l'hydrographie de la Grèce égéenne et celle des autres littoraux connus et occupés par les

²² Voir Marie-Françoise BASLEZ, « L'Euphrate antique : mythe et réalité d'une frontière fluviale », dans François PIQUET (éd.), *Le Fleuve et ses métamorphoses. Actes du Colloque international tenu à l'Université Lyon 3-Jean Moulin le 13, 14 et 15 mai 1992*, Paris, Didier éruditions, 1993, p. 77-82 ; Raymond van DAM, *Kingdom of Snow. Roman rule and Greek culture in Cappadocia*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2002, p. 53 et suiv. Pour une analyse des passages de l'Euphrate, voir Anthony Comfort dans ce volume. Dans la tradition logographique grecque, si l'Asie Mineure – *soft space*, à limites flexibles et fluides – avait une limite orientale fluviale, elle correspondait plutôt au Halys, d'au-delà duquel aucun allié ne serait venu en aide aux Troyens (Strabon, XII, 1, 3 ; XII, 8, 4, et surtout XII, 3, 24-25, et XIV, 5, 22, citant Apollodore d'Athènes 244 T16, F170-171). Ce sont les Romains, à la recherche de limites naturelles défendables (cf. *infra* n. 110) qui ont fixé la frontière de leur puissance d'abord sur la frontière de l'Asie (le Tanaïs, chez Tite-Live, XXXVIII, 38, 4, cf. Jean-Louis FERRARY, « Rome, les Balkans, la Grèce et l'Orient au II^e av. J.-C. », dans Claude NICOLET [éd.], *Rome et la conquête du monde méditerranéen 264-27 avant J.-C. II. Genèse d'un empire*, Paris, Presses universitaires du monde méditerranéen, 1989² [1^{re} éd. 1978], p. 729-788 [p. 746-747]) et ensuite, en étant présents sur le terrain, sur l'Euphrate. Voir, pour cette définition de l'Asie Mineure, Demetrius GEORGACAS, *The Names for the Asia Minor Peninsula and a Register of Surviving Anatolian Pre-Turkish Placenames*, Heidelberg, C. Winter Universitätsverlag, 1971, et, dernièrement Stephen MITCHELL, s. u. « Asia Minor », *EAH*, DOI: 10.1002/9781444338386.wbeah18013, mis en ligne le 26 octobre 2012. Ce découpage est récurrent depuis les recherches géographiques allemandes du XIX^e siècle : cf. Ségolène DÉBARRE, *Du Méandre à l'Euphrate : l'Anatolie au prisme des savoirs géographiques allemands (1835-1895)*, Thèse Paris I, 2011 (inédite).

²³ Voir Jean-Luc LAMBOLEY, « La place des fleuves dans la géographie antique », dans Fr. PIQUET (éd.), *op. cit.*, p. 89-94. Achélôos, le dieu-fleuve par excellence, est un trait d'union entre un centre de l'hellénisme – le sanctuaire de Zeus à Dodone – et la limite de la Hellas, séparant Éoliens et Acarnaniens (cf. Julius MILLER, s.u. « Hellas 1 », *RE*, 15, 1912, col. 157-159 ; Francesco PRONTERA, « Sul concetto geografico di Hellas », dans Fr. PRONTERA (éd.), *Geografia storica della Grecia antica. Tradizioni e problemi*, Rome, Laterza, 1991, p. 78-105 ; Hans Joachim GEHRKE, « Die wissenschaftliche Entdeckung des Landes Hellás », *GeogrAnt*, 1, 1992, p. 15-36, et 2, 1993, p. 3-11).

Grecs à partir de l’époque archaïque. Le faible apport des précipitations, en particulier pendant la saison chaude et sèche, et la géomorphologie de la péninsule balkanique et des îles des mers Égée et Ionienne obligeaient les habitants de ces contrées à une gestion de l’eau attentive, aussi bien dans le passé qu’aujourd’hui. Hérodote remarquait déjà le contraste entre l’Égypte, irriguée par le fleuve, et la Grèce, dépendante des pluies²⁴. Comme lui, les Grecs ont su identifier les avantages des embouchures de ces grands fleuves des marges, qui ont donné leurs noms à certaines des plus importantes *apoikiai* de Sicile (Halaisos-Halaisa, Himeras-Himera, Mazara, Selinous, Akragas,

24

II,10	
Τῶν γὰρ ὀρέων τῶν εἰρημένων τῶν ὑπὲρ Μέμφιν πόλιν κειμένων τὸ μεταξὺ ἐφαίνεται μοι εἶναι κοτε κόλπος θαλάσσης, ὥσπερ τὰ περὶ Ἴλιον καὶ Τευθρανίην καὶ Ἔφεσόν τε καὶ Μαϊάνδρου πεδίον, ὥς γε εἶναι σμικρὰ ταῦτα μεγάλοισι συμβαλεῖν· τῶν γὰρ ταῦτα τὰ χωρία προσχωσάντων ποταμῶν ἐνὶ τῶν στομάτων τοῦ Νεῖλου, ἐόντος πενταστόμου, οὐδεὶς αὐτῶν πλήθεος περὶ ἄξιος συμβληθῆναι ἐστι. Εἰσὶ δὲ καὶ ἄλλοι ποταμοί, οὗ κατὰ τὸν Νεῖλον ἐόντες μεγάλα, οἵτινες ἔργα ἀποδεξάμενοι μεγάλα εἰσὶ· τῶν ἐγὼ φράσαι ἔχω οὐνόματα καὶ ἄλλων καὶ οὐκ ἦκιστα Ἀχελῷου, ὃς ῥέων δι’ Ἀκαρνανίης καὶ ἐξίει ἐς θάλασσαν τῶν Ἐχινάδων νήσων τὰς ἡμισέας ἥδη ἤπειρον πεποιήκε.	L’espace compris entre les montagnes sous-mentionnées, au-delà de Memphis, a dû jadis être un golfe de la mer, de même que les environs d’Ilion, de Teuthranie et d’Éphèse ainsi que la plaine du Méandre – pour autant que l’on puisse comparer ces réalités petites aux grandes. En effet, des fleuves qui ont créé ces régions, aucun n’est digne d’être comparé en importance à une seule des embouchures du Nil, qui en a cinq. Il y a toutefois d’autres fleuves qui, sans avoir les dimensions du Nil, ont accompli aussi des travaux importants : je peux en citer les noms de plusieurs, surtout de l’Achélôos, qui coule à travers l’Acarnanie et, quand il débouche dans la mer, a déjà uni à la terre ferme la moitié des îles Échinades.
II,13-14	
Πυθόμενοι γὰρ ὥς ὕεται πᾶσα ἡ χώρα τῶν Ἑλλήνων, ἀλλ’ οὐ ποταμοῖσι ἄρδεται κατὰ περ ἡ σφετέρη, ἔφασαν Ἑλληνας ψευσθέντας κοτὲ ἐλπίδος μεγάλης κακῶς πεινήσειν. Τὸ δὲ ἔπος τοῦτο ἐθέλει λέγειν ὥς, εἰ μὴ ἐβελήσει σφι ὕειν ὁ θεὸς ἀλλ’ αὐχμῷ διαχρᾶσθαι, λιμῷ οἱ Ἑλληνες αἰρεθῆσονται· οὐ γὰρ δὴ σφι ἐστι ὕδατος οὐδεμία ἄλλη ἀποστροφή ὅτι μὴ ἐκ τοῦ Διὸς μούνον. Καὶ ταῦτα μὲν ἐς Ἑλληνας Αἰγυπτίοισι ὀρθῶς ἔχοντα εἴρηται.	Ayant appris que tout le pays des Grecs est arrosé par les pluies et non pas par les rivières, comme le leur, <les prêtres égyptiens> déclarèrent que si les Grecs étaient un jour trompés dans leur grande espérance, ils souffriraient terriblement de faim. Cette expression veut dire que si la divinité leur refuse la pluie et les tient dans la sécheresse, les Grecs seront en proie à la famine, car ils n’ont pas d’autre source d’eau que celle de Zeus. Les Égyptiens ont raison de dire cela sur les Grecs.

Gelas, Hyloros), de l'Italie du Sud (Hales-Éléa, Melpes-Molpa, Pyxous-moderne Bussento, Laos, Sybaris, Siris, Taras-Tarente)²⁵ et de la mer Noire (comme Istros-Danube, Borysthène-Dniepr, Phasis-Rioni, Tanaïs-Don)²⁶. Le cours d'eau marqua dans tous ces cas l'accès à une nouvelle contrée : c'est sans doute selon ce même principe que le nom de l'Asie serait à relier au nom du pré Asios, en Lydie, sur le cours du Caÿstre²⁷.

Malgré cela, jamais un pays grec ne reste complètement soumis à un fleuve, comme cela arrivait chez les Barbares, nomades ou sédentaires. L'accès à la mer (comme dans le Pont-Euxin), les travaux d'aménagement des cours et des embouchures (par exemple à Éphèse) et, finalement, la possibilité de déplacer les communautés (par *metoikêsis*, *synoikêsis* ou *dioikêsis*) quand les conditions hydrologiques devenaient difficilement supportables ont été autant de facteurs qui ont permis aux Grecs de s'adapter – sinon de dompter, dans une certaine mesure – leur environnement²⁸.

Il faut cependant reconnaître qu'outre la réalité naturelle, il y a une tradition culturelle concernant une certaine étrangeté du grand fleuve. Le principe paradoxographique qui caractérise l'historiographie grecque dès l'époque archaïque – et qui fait que l'on s'attarde plus volontiers sur la

²⁵ Voir. R.J.A. TALBERT (éd.), *op. cit.*, maps 45-46.

²⁶ Pour le Borysthène, *cf. infra* ; sur le Danube, A. DAN, « L'Istros d'Hérodote », *Dacia*, 55, 2011, p. 25-56. Plus généralement, sur l'archéologie des sites à l'embouchure des grands fleuves pontiques, voir les études publiées dans Dimitrios V. GRAMMENOS, Elias K. PETROPOULOS (éd.), *Ancient Greek Colonies in the Black Sea*, 1-2, Oxford, Archaeopress, 2007.

²⁷ Strabon, XIV, 1, 45, en commentant Homère, *Illiade*, II, 461.

²⁸ Pour le cabotage sur la côte sud de la mer Noire, en s'appuyant surtout sur le *Périple* d'Arrien et du Pseudo-Arrien, voir David Raoul WILSON, *The Historical Geography of Bithynia, Paphlagonia and Pontus in the Greek and Roman Periods: a new survey with particular reference to surface remains still visible*, BA Thesis, Oxford University, 1960 (inédiée) ; Klaus BELKE, *Paphlagonien und Honorias*, Vienne (*Tabula Imperii Byzantini*, 9), Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1996, et Eckart OLSHAUSEN, Joseph BILLER, *Historisch-geographische Aspekte der Geschichte des Pontischen und Armenischen Reiches*, I, Wiesbaden (*Tübinger Atlas des vorderen Orients*, B, 29), L. Reichert, 1984. Pour Éphèse, voir Friederike STOCK, Anna PINT, Sabine LADSTÄTTER, Helmut BRÜCKNER, « In Search for the Harbours : new evidence of Late Roman and Byzantine harbours of Ephesus », *Quaternary International*, 312, 2013, p. 57-69. Le phénomène des déplacements des sites en raison des conditions environnementales reste peu étudié, à l'exception de Nancy H. DEMAND, *Urban Relocation in Archaic and Classical Greece: flight and consolidation*, Bristol, Bristol Classical Press, 1990 ; D.P. CROUCH, *Geology and Settlement: Greco-Roman patterns*, New York - Oxford, Oxford University Press, 2004 ; Emily MACKIL, « Wandering Cities : alternatives to catastrophe in the Greek polis », *AJA*, 108, 4, 2004, p. 493-516 ; *cf.*, plus généralement, Irad MALKIN, *A Small Greek World: networks in the ancient Mediterranean*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

description des pays étrangers que sur ce qui est immédiatement accessible à un auteur et à son public, – fait que la Grèce propre et ses cours d'eau sont moins présents dans les textes avant l'époque hellénistique et romaine²⁹. Quand il a fallu inclure *Hellas* dans une description complète de l'œkoumène, le discours géographique s'efforça de gommer le contraste et de s'adapter à la pauvreté hydrographique du centre. Ainsi, il y a une différence fondamentale entre la structuration mentale de l'espace hellénique et celui d'autres pays européens et asiatiques : si des générations d'écoliers français ont appris, jusqu'à une époque récente, à dessiner la France en prenant appui sur son réseau fluvial, le premier inventaire grec de l'ensemble des mers intérieures fut le *Périple du Pseudo-Scylax*, un manuel sur l'hellénisme au milieu du IV^e siècle av. J.-C., qui découpe l'espace selon les accidents de la côte et ses repères anthropiques³⁰. Ici comme dans les autres descriptions qui utilisent des périples, les fleuves, réduits à leur embouchure ou, dans certains cas, à leur portion navigable, ne représentent généralement que des points de ravitaillement – en eau ou en produits déjà apportés sur la côte. De leur connaissance dépendait le choix des escales journalières des marins, bien que la vie des communautés grecques n'en ait jamais entièrement dépendu³¹. En conséquence, à la différence des Romains et de ce que nous en avons hérité par les intermédiaires médiévaux et modernes, les Grecs préféraient décrire les fleuves à partir de leur embouchure, car c'était elle qui offrait nourriture, accès à l'intérieur des terres et à la mer, un cadre de vie jugé comme agréable. Seuls les Barbares connaissent et exploitent le cours d'eau dans sa totalité.

En même temps, bien que le grand fleuve soit une réalité des confins, et que ni Athènes ni aucune autre grande ville de la Grèce propre ou insulaire n'ait eu son existence intimement liée à un Tibre, les cours d'eau sont, dans la culture grecque comme dans toutes les autres cultures prémodernes, des facteurs identitaires et des indices du rapport à l'environnement. Les Anciens

²⁹ Sur ce principe de la géographie grecque, voir Christiaan van PAASSEN, *The Classical Tradition of Geography*, Groningen, J.B. Wolters, 1957.

³⁰ Voir pour deux présentations d'ensemble, avec des datations contradictoires, Graham SHIPLEY (trad. et éd.), *Pseudo-Skylax's Periplous: the circumnavigation of the inhabited world*, Exeter, Bristol Phoenix Press, 2011, contra Aurelio PERETTI, *Il periplo di Scilace. Studio sul primo portolano del Mediterraneo*, Pise, Giardini, 1979.

³¹ Une bonne illustration du cabotage grec traditionnel est donnée par le récit argonautique, surtout dans la version d'Apollonios de Rhodes. Les difficultés ont été redécouvertes lors des voyages expérimentaux de Tim SEVERIN, *Le Voyage de Jason. La conquête de la Toison d'Or*, Paris, A. Michel, 1987, et *Le Voyage d'Ulysse. Sur les traces de l'Odyssée*, Paris, A. Michel, 1989. Pour l'habitude grecque et, plus généralement, méditerranéenne, d'approcher et de décrire le fleuve à partir de son embouchure vers les sources, voir encore Heinrich STÜRENBURG, *Die Bezeichnung der Flußufer bei Griechen und Römern. Beigabe zum Jahresbericht des Gymnasiums z. heil. Kreuz zu Dresden über das Schuljahr 1896/97*, Dresde, B.G. Teubner, 1897.

comme les Modernes, étaient réceptifs au charme, à la pureté, à la transparence des filets d'eau avec des bords propices aux jeux des jeunes filles : c'est le cas de Socrate et du jeune Phèdre, personnages de Platon sensibles à la beauté et à la fraîcheur de l'Ilissos, au bord duquel le dieu du vent Borée avait enlevé Orithye (Platon, *Phèdre*, 229b)³². En contexte romain, on lit les descriptions analogues des cours d'eau d'Italie (comme le Clitumne de Pline le Jeune, *Lettres*, VIII, 8) ainsi que des confins de l'œkoumène (si l'on prend en compte la célèbre Moselle d'Ausone)³³. On retrouve là, comme chez tous les peuples, l'admiration et même la vénération de l'eau porteuse de vie, pour l'individu et la communauté.

Le lien identitaire, inspiré par le rapport d'interdétermination géographique, est poursuivi dans le mythe et dans l'histoire. Ainsi, toute la civilisation humaine, définie dans la mentalité classique comme victoire de l'homme sur la nature, pouvait se retrouver dans le combat victorieux d'Héraclès contre Achélôos. Nombreuses communautés grecques se sont identifiées par leur attache à des cours d'eau : dans la Grèce ouest-égéenne, ce sont surtout l'Alphée en Élide, l'Asopos (en Béotie et au nord du Péloponnèse), l'Achéron (en Épire, dans le Péloponnèse entre la Triphylie et l'Élis, avec des homonymes en Italie du Sud ou, de l'autre côté de la péninsule balkanique, dans le Pont asiatique) ou le Pénée (de Thessalie ou d'Élide). En Asie Mineure, on pense d'abord aux fleuves égéo-méditerranéens – Scamandre, Caïque, Hermos, Caÿstre, Méandre, Eurymédon³⁴. Parfois, on a donné les mêmes

³² Pour l'adéquation de ce cadre au rapport de Socrate à la culture et à la nature, voir, David ENGELS, « "Dieu est la vraie mesure de toute chose..." Platon et le culte grec traditionnel », *RHR*, 226, 4, 2009, p. 547-581 (p. 557-558).

³³ Voir Eckard LEFÈVRE, « Plinius-Studien IV. Die Naturauffassung in den Beschreibungen der Quelle am *Lacus Larius* (4, 30), des *Clitumnus* (8, 8) und des *Lacus Vadimo* (8, 20) », *Gymnasium*, 95, 1988, p. 236-269 ; pour Ausone, Perrine GALAND-HALLYN, *Le reflet des fleurs : description et métalangage poétique d'Homère à la Renaissance*, Genève, Droz, 1994, p. 333-418 ; plus généralement John Brian CAMPBELL, *River and the Power of Ancient Rome*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2012, p. 118-159.

³⁴ Pour le Scamandre de Troie, voir John Victor LUCE, *Celebrating Homer's Landscapes: Troy and Ithaca revisited*, New Haven, Yale University Press, 1998 ; Alexandra TRACHSEL, *La Troade : un paysage et son héritage littéraire. Les commentaires antiques sur la Troade, leur genèse et leur influence*, Bâle, Schwabe, 2007. Sur Métropolis et Éphèse liées au Caÿstre, voir Dieter KNIBBE, Recep MERİÇ, Reinhold MERKELBACH, « Der Grundbesitz der ephesischen Artemis im Kaystrostal », *ZPE*, 33, 1979, p. 139-147, et R. MERİÇ, *Metropolis: city of the Mother Goddess*, Izmir, Metropolis Sevenler Derneği, 2004. Le Méandre a été étudié par Peter THONEMANN, *The Maeander Valley. A historical geography from Antiquity to Byzantium*, Cambridge - New York - Melbourne, Cambridge University Press, 2011. Pour l'Eurymédon, connu surtout après la victoire athénienne de Cimon contre les Perses en 466 av. J.-C., Paul CARTLEDGE, « The *Machismo* of the Athenian Empire - or the Reign of the Phaulus ? » dans Lin

noms aux fleuves des différentes parties du monde grec. Par la suite, sur la base de cette homonymie, on a inventé de nouvelles traditions pour expliquer soit un lien, soit au contraire une rivalité entre deux communautés : c'est le cas des fleuves des catalogues épiques (discutés plus bas), du Thermodon ou des fleuves homériques comme le Xanthe – de Troade et de Lycie – ou le Mélès intégré dans la biographie d'Homère – à Smyrne ou à Cromna sur la mer Noire³⁵. La figure du Tibre constitue un aboutissement dans ce processus de construction des identités collectives liées à un espace : le Tibre est vu comme le centre de l'Empire et la protection de Rome : une fois désigné chef de toutes les eaux – au plus tard dans la deuxième moitié du I^{er} siècle ap. J.-C., chez Stace, *Silves* (III, 5, 111-112, *ductor aquarum*) –, il devient aussi la matrice des mises en scène symboliques des fleuves méditerranéens en général et des fleuves anatoliens en particulier³⁶. Alors, tout en faisant référence à des

FOXHALL, John SALMON (éd.), *When Men are Men. Masculinity, power and identity in Classical Antiquity*, Londres - New York, Routledge, 1998, p. 54-67 (p. 56-57), cf. Amy Claire SMITH, « Eurymedon and the Evolution of Political Personifications in the Early Classical Period », *JHS*, 119, 1999, p. 128-141. Voir aussi l'article de St. Lebreton dans ce volume.

³⁵ Voir, e.g., A. DAN, « Le Thermodon, fleuve des Amazones, du Pont-Euxin et de la Béotie : un cas d'homonymie géographique qui fait histoire », dans Mathilde MAHÉ-SIMON, Valérie NAAS (éd.), *De Samos à Rome : personnalité et influence de Douris*, Paris, Presses universitaires de Paris Ouest, 2015(a), p. 153-190. Pour le Xanthe (de Lycie, en concurrence chez Homère avec celui de Troade), voir Jacques des COURTILS, « L'Archéologie du peuple lycien », dans Valérie FROMENTIN, Sophie GOTTELAND (éd.), *Origines gentium*, Pessac - Paris, Ausonius éditions, de Boccard, 2001, p. 123-133. Pour le Mélès, voir Louis ROBERT, *Études anatoliennes. Recherches sur les inscriptions grecques d'Asie Mineure*, Paris (Études orientales, 5), de Boccard, 1937, p. 262-266, et « Homère en Paphlagonie », *Monnaies grecques. Types, légendes, magistrats monétaires et géographie*, Paris - Genève, Droz, 1967, p. 125-127 : à titre d'hypothèse, nous proposons de l'identifier avec le Kara çay, affluent du Parthénios-Bartın çayı, cf. A. DAN, « La plus merveilleuse des mers ». *Recherches sur la représentation de la mer Noire et de ses peuples dans les sources antiques d'Homère à Ératosthène*. Thèse Université de Reims, 2009, inédite, 1.2.1.a.

³⁶ Sur les images du Tibre, voir encore Joël LE GALL, *Le Tibre. Recherches sur le culte du Tibre*, Paris, Presses universitaires de France, 1952 et *Le Tibre, fleuve de Rome dans l'Antiquité*, Paris, Presses universitaires de France, 1953. Les dieux-fleuves allongés, avec les attributs de la fertilité et de la navigabilité, fréquents sur les monnaies micrasiatiques au II^e et au III^e siècle ap. J.-C., sont inspirés des représentations du Tibre, en forme statuaire et sur les monnaies de Rome. Pour les fleuves micrasiatiques concernés, voir surtout les entrées du *LIMC*, et les inventaires de Otto WASER, « Flußgötter », *RE*, 6, 1909, col. 2774-2815, et Fr. IMHOOF-BLUMER, « Fluss- und Meer-götter auf griechischen und römischen Münzen : Personifikationen der Gewässer », *RSN = SNR* 23 (1923), p. 173-421 ; pour l'évolution typologique, Janusz A. OSTROWSKI, *Personifications of Rivers in Greek and Roman Art*, Varsovie - Cracovie, Nakładem Uniwersytetu Jagiellońskiego, 1991 ; Sylvia KLEMENTA, *Gelagerte Flußgötter des Späthellenismus*

réalités locales, les communautés micrasiatiques cosmopolites se présentaient comme des réflexions reflets du même modèle romain. Cette romanité allait persister bien au-delà de l'Antiquité et de l'oubli des traditions antiques : les ponts, furent-ils romains, byzantins ou ottomans mais d'inspiration romaine, ont guidé les voyageurs occidentaux dans leur découverte de l'Asie Mineure et peuvent jouer, jusqu'à aujourd'hui, un rôle certain dans les politiques d'aménagement et de mise en valeur du territoire.

Le but de cet article est d'approfondir certains aspects de la définition des cours d'eau en contextes grec et romain, à partir d'exemples micrasiatiques. En travaillant avec une documentation pluridisciplinaire (linguistique et littéraire, mythologique et iconographique et même, dans certains cas, géographique et géomorphologique), nous chercherons la spécificité de la perception et de la représentation grecque des cours d'eau dans le vocabulaire, dans l'imaginaire potamologique et « géographique » (selon le sens ératosthénien du terme) qui leur est consacrée. Ainsi, la première partie sera consacrée aux mots antiques désignant les cours d'eau : elle devrait nous permettre de dépasser les catégories modernes et de retrouver les repères à partir desquels les Anciens décrivaient leur monde. Dans la deuxième partie, nous étendons l'analyse à l'imaginaire des rivières comme source de vie et de civilisation : nous examinerons les images des fleuves anatoliens, en remontant à l'origine de leurs attributs qui sont présents dans les textes et les figures dessinées ou sculptées et qui ont imprégné les esprits de générations d'auteurs anciens et modernes. Dans la troisième et dernière partie, nous nous intéresserons aux perceptions dépassant l'horizon de vision (réelle ou imaginaire) d'un individu et nous discuterons le rôle des fleuves dans l'articulation de l'une des premières images du monde. La comparaison entre les catalogues épiques d'Homère et d'Hésiode nous permettra de conclure cette contribution en mettant l'accent sur le rôle des fleuves comme sources du vivant, comme des forces qui ouvrent des chemins, détruisent et érigent des barrières non seulement géographiques et mais aussi historiques.

I-Désignations grecques et latines des cours d'eau

Les noms communs utilisés dans les différentes langues pour distinguer les types de cours d'eau montrent clairement la différence entre les catégories géographiques antiques et modernes. Nous laissons ainsi de côté nos propres oppositions entre fleuve et rivière, eau douce et eau salée (mentionnées *supra*),

und der römischen Kaiserzeit, Cologne - Weimar - Vienne, Böhlau, 1993 ; Jacques MEISSONNIER, « La représentation des fleuves sur les monnaies romaines », dans Robert BEDON, Alain MALISSARD (éd.), *La Loire et les fleuves de la Gaule Romaine et des régions voisines*, Limoges (*Caesarodunum*, 33-34), Presses universitaires de Limoges, 1999-2000, p. 515-545, et l'article de Delphine Acolat dans ce volume.

pour redécouvrir dans le domaine grec et latin l'opposition entre eaux coulantes (vives) et stagnantes. Notre documentation est très fragmentaire et hétérogène : elle ne permet pas toujours de saisir les raisons pour lesquelles un auteur utilise une désignation plutôt qu'une autre. Les observations que nous pouvons faire en comparant les mentions des cours d'eau anatoliens aux autres cours d'eau nous aideront toutefois à mieux saisir la manière dont les Anciens pouvaient percevoir et se représenter cette prolongation de l'Asie vers l'Europe.

Nous partons donc des mots par lesquels on dit l'eau : dès les premières recherches de linguistique indo-européenne, on a remarqué que dans plusieurs langues les noms de l'eau partageaient des racines communes³⁷. En grec, le nom générique de l'eau est un neutre, « ὕδωρ », signe qu'il s'agit de l'eau en tant que matière, élément inanimé mais principe de toute chose (comme le pensait, dès l'époque archaïque, Thalès de Milet)³⁸. Il s'agit d'eaux en tout genre, des eaux des rivières et des mers (quand le substantif est accompagné d'un adjectif qualificatif), aux eaux thermales (équivalent du latin « *Aquae* ») ou issues de la fonte des neiges. Quant aux cours d'eau en particulier, la langue grecque n'utilise pas d'autres racines indo-européennes désignant l'eau, mais seulement des composés à partir des racines verbales désignant le mouvement.

Au contraire, le latin a hérité à la fois du nom de la matière, « *unda* », (« houle », dont on a dérivé même le verbe, « *undo*, -are »), et deux autres racines indo-européennes de l'eau, désignant vraisemblablement toutes les deux une eau animée : « **h₂ép-* » et « **akwā* ». La première, « **h₂ép-* », l'« eau divine, vivante », aurait formé le latin « *amnis* » avec un suffixe « -*h₃én-* », signifiant

³⁷ Voir Carl Darling BUCK, *A Dictionary of Selected Synonyms in the Principal Indo-European Languages. A contribution to the history of ideas*, Chicago, University of Chicago Press, 1949, p. 41 et suiv. ; Pierre CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots*, Paris, C. Klincksieck, 1999 (1^{re} éd. 1968), s.u. « ὕδωρ » ; Alfred ERNOUT, Antoine MEILLET, *Dictionnaire étymologique de la langue latine. Histoire des mots*, Paris, C. Klincksieck, 2001 (réimpr. 4^e éd. révisée en 1985, 1^{re} éd. 1932), s.u. « *aqua* » ; pour les langues germaniques, Hans KRAHE, *Unsere ältesten Flußnamen*, O. Harrassowitz, Wiesbaden, 1964. Sur la question du rapport entre neutre/inanimé et animé, préférés dans des langues différentes, voir A. MEILLET, « La catégorie du genre et les conceptions indo-européennes », *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris, H. Champion, 1921, p. 211-229 (p. 215-220).

³⁸ E.g. DK 1A12 *apud* Aristote, *Métaphysique*, I, 3 983b ; 1A13 *apud* Simplicius, *Sur la Physique d'Aristote* 23, 21. Le mot grec partage sa racine indo-européenne (« **wedōr/*wodōr/*uden-* ») avec le sanscrit « *udakām* », l'ombrien « *utur* », l'ancien iranien « *ud* », « pluie », l'irlandais « *usce* », les langues germaniques dont le gothique « *wato* », l'allemand « *Wasser* » et l'anglais « *water* », le slave « *uoda* », l'albanais « *ujë* », le latin « *unda* ». Ces dérivés ont des sens individuels mais partagent tous une signification générale d'eau-matière neutre, qui s'oppose à l'eau animée, vue comme divinité ou comme principe actif.

« plein de »³⁹. C'est l'un des principaux noms des cours d'eau latins, aux côtés des noms dérivés des radicaux des mouvements (« *flumen* » et « *fluvius* », cf. *infra*). Bien qu'il soit impossible de rétablir des critères objectifs dans le choix d'un de ces trois noms principaux des cours d'eau chez les auteurs latins de différentes époques et genres, on peut dire qu'« *amnis* » garde toujours un sens de mouvement marqué et, assez souvent, une couleur archaïque ou poétique. Il est d'ailleurs expliqué par Varron (*Sur la langue latine*, V, 28) comme signifiant « *flumen quod circuit aliquod ; nam ab ambitus amnis... itaque Tiberis amnis quod ambit Martium Campum et Urbem... / ... fleuve qui entoure quelque chose ; car “amnis” vient de “circuit”... ainsi le fleuve Tibre, car il entoure le Champ de Mars et la Ville...* »⁴⁰. C'est pourquoi, si une règle serait à déceler dans le choix d'« *amnis* » plutôt que de « *flumen / fluvius* » – par exemple dans la description de l'Asie Mineure des livres V-VI de Pline l'Ancien –, elle mettrait en avant le caractère d'un grand cours d'eau, bien connu, qui entoure une partie d'une ville, dans un texte qui se veut une description en un style soutenu d'un espace distingué, plaisant (... *ex amoenitate amnis vocatus*, cf. Isidore de Séville, *Étymologies*, XIII, 21, 3), voire sacré.

Quant au deuxième radical, « **akwā* » ou « **akwā* », présent dans le latin « *aqua* », son sens original reste plus mystérieux, en raison du nombre réduit d'occurrences en dehors du latin⁴¹. Il n'est pas exclu qu'il soit lié aussi à l'idée de mouvement, par le bouillonnement et, finalement, par la rapidité : le radical d'un adjectif indo-européen « **h₂ék-u-* / **(h)o-h₂k-ú-* » entrerait en composition avec le radical de l'eau comme matière inerte (cf. *unda*) pour

³⁹ On retrouve cette racine dans les désignations des rivières à partir de la racine indo-iranienne commune « **āp-/ap-* », dans le prussien « *ape* », le lituanien « *ùpè* », le letton « *upe* », le vieux irlandais « *aub, abae* », l'osque « *āpa-* ». Voir Emmanuel DUPRAZ, « L'inscription frentanienne Ve 173= Ri Fr 2, la tradition poétique italique et le nom-racine **h₂ep-*, “eaux courantes” », dans Frédérique BIVILLE, Isabelle BOEHM (éd.), *Autour de Michel Lejeune. Actes des Journées d'étude organisée à l'Université Lumière-Lyon 2 - Maison de l'Orient et de la Méditerranée 2-3 février 2006*, Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 2009, p. 331-357 (avec bibliographie) ; cf. dernièrement Michiel de VAAN, *Etymological Dictionary of Latin and the Other Italic Languages*, Leyde - Boston, Brill, 2008, s.u. « *amnis* ». Je remercie Emmanuel Dupraz pour les indications dont il m'a fait part à ce sujet.

⁴⁰ Voir K. van der HEYDE, « *Flumen, fluvius, amnis* », *Mnemosyne*, 60, 2, 1932, p. 135-146 ; James N. ADAMS, « The Language of the Later Books of Tacitus' *Annals* », *CQ*, 22, 2, 1972, p. 350-373 ; Hannah ROSÉN, « On the Plausibility of Ancient Etymologies », *Historische Sprachforschung / Historical Linguistics*, 101, 1, 1988, p. 116-126 ; tout particulièrement, avec des statistiques incluant Pline l'Ancien, Toivo VILJAMAA, *Nouns Meaning « River » in Curtius Rufus. A semantic study in Silver Latin*, Turku, Turun Yliopisto, 1969.

⁴¹ Il apparaît aussi dans le gothique « *ahwa* ». Voir A. ERNOUT, A. MEILLET, *op. cit.*, s.u. « *aqua* ».

former un nouveau nom de l'eau vive, « **h₂ék-w-eh₂* »⁴². Certes, il faut bien reconnaître qu'en latin classique « *aqua* » désigne plutôt la matière liquide en général (comme le grec « ὕδωρ », discuté *supra*) et non pas son mouvement, même si le substantif est animé et si ses héritiers dans les langues romanes peuvent désigner les eaux jaillissantes ou coulantes. Toutefois, l'analogie avec l'étymologie du nom d'Okéanos, fût-elle-même populaire, pourrait être suggestive : l'Océan primordial est l'origine de tous les fleuves (cf. Homère, *Iliade*, XXI, 194-198)⁴³. Il représente, de fait, une première conceptualisation de la circulation de l'eau dans la nature⁴⁴. Son nom grec faisait penser à la rapidité du mouvement⁴⁵. Même si cette interprétation n'était pas juste du point de vue de l'histoire de la langue, elle montre néanmoins la primauté du mouvement dans la définition de la source de toutes les eaux. On oublie l'eau-matière au profit de sa dynamique, ce qui va de pair avec les images religieuses et littéraires de l'eau qui coule, eau comme principe actif, masculin, point de départ de la vie – végétale, animale et humaine – et, implicitement, de la civilisation.

Les langues indo-européennes ont choisi des manières différentes pour désigner les eaux vivantes⁴⁶. Le tableau est d'autant plus compliqué que certaines langues, dont le grec et le latin, ont utilisé pour les eaux coulantes des radicaux autres que ceux de l'eau, désignant différents types de mouvement.

⁴² Le radical signifiant « rapide » serait reconstitué sur la base de l'italique commun « **ak-u-* », « rapide », et du grec ἄκρος « aigu » ainsi que du radical « **ōk-ú-* » du grec « ὠκύς », védique « *āśú-* », latin « *ōc-ior* » : voir Romain GARNIER, « Sur l'étymologie du latin *aqua* », dans Christine de BUZON, Odile RICHARD-PAUCHET (éd.), *Le corps et l'esprit en voyage : le voyage thérapeutique*, Paris, (Perspectives comparatistes, 32), Classiques Garnier, 2012, p. 55-64.

⁴³ Cf. *infra* n. 95.

⁴⁴ Aristote, *Météorologiques*, I, 9 346b.16-347a.12 ; II, 3 356b.22-2357a.2 ; cf. voir J. RUDHARDT, *op. cit.*, p. 73-83.

⁴⁵ Pour les étymologies anciennes, on peut se rapporter à l'*Etymologicum Magnum s.u.* : « Ὀκεανός : Παρὰ τὸ ὠκέως ἀνύπτειν ὁ οὐρανὸς νενόμισται· ἢ παρὰ τὸ ὠκέως νάειν· ἢ παρὰ τὸ ὠκύς καὶ τὸ ἀνύω, ὁ ταχέως φέρων. / Okéanos : <c'est> le ciel envisagé d'après l'expression "mener à terme rapidement". Ou d'après "couler rapidement" ou d'après "aboutir" et "vite", "celui qui porte rapidement" ». La composition serait donc similaire à celle d'« Ὀκίναρος » (ὠκύς + νάρος), hydronyme italique mentionné par Lycophron (1008-1010) et ses scholiastes, ou encore à celle de l'adjectif homérique « ὠκύροος » (e.g. *Iliade*, V, 598 ; VII, 133). Parmi les hypothèses étymologiques pour Okéanos, on note celle de Willy BORGEAUD (« Étymologies grecques », *Indogermanische Forschungen*, 66, 1961, p. 49-51) qui reconstitue l'étymon « **ōku-eianos* », « celui qui a la marche rapide ». Voir Hjalmar FRISK, *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, C. Winter, 1960-1970, s.u.

⁴⁶ Nous laissons de côté au moins deux autres radicaux indo-européens du liquide « **wēr* » (du latin « *urina* ») et « **danu* » (des hydronymes *Don*, *Danuvius*, *Rhodanus*) qui n'ont pas donné des noms de cours d'eau en grec et en latin.

Ainsi, le grec « ποταμός » semble s'apparenter au verbe « πίπτω » ou « πέτομαι » : il s'agirait, initialement, d'un « torrent », de l'eau qui tombe, par un canal ou un lit de rivière⁴⁷. Ce sens, centré sur l'action, est encore plus évident dans la famille des noms dérivés du principal verbe grec du glissement, « ῥεῖν », qui partage son radical « *sreF- » / « *sreu- » avec plusieurs langues indo-européennes (dont les langues iraniennes, baltes, celtes). Parmi les noms grecs qui en sont dérivés, on peut compter « ῥόος / ῥοῦς – courant d'un fleuve », « ῥοή – flot », « ῥεῦμα, ῥεῖθρον, ῥύσις – courant », « ῥύαξ – ruisseau » (d'où « ρυάκι » en grec moderne), ou encore le dérivé secondaire « χεῖμαρρος – torrent » (avec un premier composant « χεῖμα – froid »)⁴⁸. Un troisième groupe grec de dérivés aquatiques à partir d'un radical signifiant le mouvement est celui des Naïades, de la source « τὸ νῦμα » et de la pluie « ὁ νασμός » : l'étymon est le verbe « νάω – flotter, couler » (d'une racine « *νάφ-ι » qui aurait désigné l'écoulement et la sécrétion)⁴⁹. Ajoutons enfin un quatrième et dernier groupe, représenté par le mot « τὸ χεῦμα », du verbe « χέω / χεύω » (cf. lat. « *fuo* » et « *fundo* »), signifiant « verser, répandre », par lequel on désigne tout liquide, y compris le déversement des eaux⁵⁰.

La rivière grecque n'est pas la seule à être désignée par son mouvement. C'est aussi le cas des étymons latins de nos rivières et fleuves français. La « rivière » vient de « *rius* » du radical « *rei- », signifiant « laisser partir, couler » ; le « fleuve » remonte à « *fluvius* » qui, avec le neutre « *flumen* », fut dérivé du radical du gonflement, de la sécrétion abondante « *flu- » (ie. « *bhleu-/*bhlu- », cf. gr. « φλύειν – bouillonner, déborder, dérompre »), et a progressivement effacé le souvenir de l'ancien « *amnis* »⁵¹.

⁴⁷ P. CHANTRAINE, *op. cit.*, s.u. Cf. Ulrich FINZENHAGEN, *Die geographische Terminologie des Griechischen. Inaugural-Dissertation*, Würzburg, K. Triltsch, 1939, p. 122-123 ; Danielle BONNEAU, *La Crue du Nil, divinité égyptienne à travers mille ans d'histoire (332 av.-641 ap. J.-C.)*, d'après les auteurs grecs et latins, et les documents des époques ptolémaïque, romaine et byzantine, Paris, C. Klincksieck, 1964, p. 58. H. FRISK, (*op. cit.*, s.u.) mentionne une deuxième hypothèse, d'une dérivation à partir de « πετάννυμι », « étaler, ouvrir ». Bien que cela soit moins probable, il ne nous semble pas impossible qu'il y ait eu, à un certain moment, des contaminations, vu que le cours d'un fleuve pouvait intégrer des flaques d'eau.

⁴⁸ H. FRISK, *op. cit.*, s.u. ; P. CHANTRAINE, *op. cit.*, s.u. « Rhoè » est également un toponyme en Bithynie : voir Walther RUGE, s.u. « Ποή », *RE*, 2, , 1914, col. 960.

⁴⁹ H. FRISK, *op. cit.*, s.u. ; P. CHANTRAINE, *op. cit.*, s.u.

⁵⁰ H. FRISK, *op. cit.*, s.u. ; P. CHANTRAINE, *op. cit.*, s.u. ; D. BONNEAU, *op. cit.*, p. 58 et suiv.

⁵¹ Ils ont donné les italiens *fiume*, *rivo*, l'espagnol *río*, roumain *fluviu*, *râu*, etc. Pour l'étymologie indo-européenne, voir A. ERNOUT, A. MEILLET, *op. cit.*, s.u. « *fluō* » ; P. CHANTRAINE, *op. cit.*, s.u. « φλύω ». Les Latins étaient bien conscients de l'étymologie de « *flumen* » comme le montre Servius, *Commentaire à l'Énéide*, I, 464, « ...nam "flumine" est fluere, id est fluxu ipso ».

Les radicaux signifiant le mouvement sont utilisés aussi pour la formation des hydronymes. En Asie Mineure, certains noms de cours d'eau sont compréhensibles en grec – comme Chrysorrhoas « le cours d'or »⁵², Katarraktos « qui se précipite en bas »⁵³, Lysis « le déversement »⁵⁴ ou Orgas, « le gonflement »⁵⁵. D'autres sont empruntés à des langues voisines, comme les noms thraces « Istros » et « Strymon » dérivés du verbe « couler » pour désigner « le fleuve par excellence ». Le même phénomène est perceptible dans les noms propres composés de l'« Asôpos » et de l'« Aisêpos », dérivés de la racine indo-européenne de l'eau vive présente dans le latin « *amnis* », mais aussi d'épithètes du mouvement, en occurrence « aigu » et « tempétueux »⁵⁶. Ce n'est donc pas une surprise de constater que plusieurs adjectifs appliqués à ces cours d'eau (comme « βαθύροος – au cours profond », « ἐύροος – au bon cours », « καλίροος – au beau cours », « χειμάρροος – courant d'hiver, furieux » ou « διυπετής » pour « ce qui tombe du ciel / ce qui coule continuellement ») sont dérivés des mêmes verbes que les noms communs des fleuves et qu'ils expriment, également, le mouvement⁵⁷.

Il y a, enfin, une autre manière de désigner l'eau coulante, peu discutée jusqu'ici dans la bibliographie, mais intéressante dans la mesure où elle confirme la perception et la représentation masculine, active, du fleuve : c'est le terme « πόρος », qui dans la poésie lyrique et dans la tragédie désigne le « passage » entre deux terres, qu'il s'agisse de « gué » / « détroit » ou d'une « voie d'eau » / « rivière »⁵⁸. En effet, en raison de l'écoulement de l'eau, les

⁵² Qui correspond à la fois au Pactole lydien (Ludwig BÜRCHNER, s.u. « Chrysorrhoas 4 », *RE*, 3, 1899, col. 2519 ; Josef KEIL, s.u. « Paktolos », *RE*, 36, 1942, col. 2439-2440), au Géodos de Bithynie (moderne Dağlı Eğiğ, W. RUGE, s.u. « Chrysorrhoas 11 », *RE*, 3, 1899, col. 2520) ou au moderne Kavak Deresi qui se déverse sur la côte européenne dans le Bosphore Thrace.

⁵³ Moderne Düden çayı : voir W. RUGE, s.u. « Katarrhaktes 2 », *RE*, 12, 1919, col. 2485.

⁵⁴ Moderne Bozçay / Eren çayı : voir W. RUGE, s.u. « Lysis 1 », *RE*, 27, 1928, col. 64.

⁵⁵ Moderne Norgaz Suyu : voir W. RUGE, s.u. « Orbas », *RE*, 35, 1939, col. 876.

⁵⁶ Voir Wolfgang KRAUSE, « Thrak. Ἀσῶπος 1 und Αἰσηπος », *Zeitschrift für Vergleichende Sprachforschung*, 67, 1940-1941, p. 211-214. Les sources sont inventoriées par Eugen OBERHUMMER, s.u. « Asopos 2 », *RE*, 2, 1896, col. 1705-1706 ; Gustav HIRSCHFELD, s.u. « Aisepos 1 », *RE*, 1, 1894, col. 1085.

⁵⁷ On pourrait intégrer à cette série également des noms décrivant le cours, comme Akampsis, « l'inflexible » (moderne Çoruh Nehri ; cf. Wilhelm TOMASCHEK, s.u. « Akampsis », *RE*, 1, 1894, col. 1146), ou Euênos, « le domptable » (moderne Havra çayı, L. BÜRCHNER, s.u. « Euenos 2 », *RE*, 11, 1907, col. 974), Harpassos, « qui arrache » (moderne Akçay, L. BÜRCHNER, s.u. « Harpasos 1 », *RE*, 7, 1912, col. 2405), ou Krios, « le sauvage » (moderne Nij çayı, affluent de l'Hermos-Gediz nehri, Johann von TISCHLER, *Kleinasiatische Hydronymie. Semantische und morphologische Analyse der griechischen Gewässernamen*, Wiesbaden, Reichert, 1977, p. 85).

⁵⁸ Pour l'évolution du sens, voir Otfried BECKER, *Das Bild des Weges und verwandte Vorstellungen im frühgriechischen Denken. Inaugural-Dissertation...* Leipzig,

détroits étaient vus par les Anciens – Grecs mais aussi, à en croire Procope, Barbares – comme des cours d’eau ou de prolongations de cours d’eau. Ainsi, le Bosphore Cimmérien (moderne Kertch) était considéré comme embouchure du Tanaïs-Don dans la mer Noire, après l’étalement des eaux du fleuve dans le marais Méotide (Arrien, *Périple du Pont-Euxin*, 19, cf. *Périple anonyme du Pont-Euxin*, 43, Müller = 10r28 Diller = *FGrHist* 2037 F71 Podossinov ; Procope, *Sur les guerres de Justinien*, VIII, 4, 10). De même, le Bosphore Thrace, dont on ignorait avant Macrobe (*Saturnales*, VII, 12, 34-37) le courant de profondeur permettant l’arrivée des eaux salées de la Méditerranée vers la mer Noire, pouvait apparaître comme une continuation du Borysthène-Dniepr, au-delà de son étalement dans le Pont (Étienne de Byzance, s.u. « Βορυσθένης »)⁵⁹. La navigation dans le sens contraire du courant apparent était désignée en grec par le même mot que la navigation en remontant un fleuve, « ἀνάπλους ».

Outre les usages communs, « πόρος » sert dans la composition de l’hydronyme homérique Heptaporos ou Polyporos et, surtout, dans le nom du Bosphore⁶⁰. Ainsi, par ce dérivé de « πείρω » ou « περάω », « percer, faire traverser », parent des latins *porta* et *portus*⁶¹, Eschyle désigne, dans la même pièce, à la fois le fleuve Halys (*Perses*, 864), le détroit du Bosphore (747), l’Hellespont (722, 875) ou autres traversées marines (367). Il n’y a aucune

Berlin, Weidmann, 1937, p. 23-34. Contrairement à « πόρος », « ὁ πορθμός / τὰ πορθμεῖα » se sont spécialisés dans la désignation des détroits. En même temps, par un jeu étymologique qui rappelle les origines du nom « πόντος » comme « passage », « πόρος » peut désigner la mer (e.g. chez Euripide, *Hélène*, 130 « πέλαιος Αἰγαίου πόρου » ; *Andromaque*, 1262 « ἐντὸς ἄλλοθεν πόρου » ; cf. *Iphigénie en Tauride*, 253).

⁵⁹ Voir A. DAN, « “Pontos par excellence” : pour une histoire des théories antiques sur l’apparition et sur la disparition de la mer Noire », dans Estelle BERTRAND, Rita COMPATANGELO-SOUSSIGNAN (éd.), *Cycles de la Nature, Cycles de l’Histoire. De la découverte des météores à la fin de l’âge d’or. Actes des Journées d’étude du Mans (9 Novembre 2012 & 8 Novembre 2013)*, Bordeaux, Ausonius éditions, 2015(b), p. 97-122. De manière générale, sur la conceptualisation des détroits, voir Francisco Javier GONZÁLEZ PONCE, « A las puertas del abismo : la visión del estrecho de Gibraltar en la periplografía griega », *Mainake*, 30, 2008, p. 59-74 ; Alexander PODOSSINOV, « Sea Straits in the Ancient World Picture : their meaning and functions », dans Gocha TSETSKHLADZE, Sümer ATASOY, Alexandru AVRAM, Şevket DÖNNER, James HARGRAVE (éd.), *The Bosporus: gateway between the ancient West and East (1st millenium BC – 5th century AD). Proceedings of the Forth International Congress on Black Sea Antiquities. Istanbul, 14th-18th September 2009*, Oxford, Archaeopress, 2013, p. 3-6.

⁶⁰ Pour le Heptaporos, voir *infra* n. 124. Le nom du Bosphore (d’abord thrace, ensuite cimmérien) est expliqué généralement comme « passage de la vache (Îô) » ou « passage des bœufs ». Il s’agit d’étymologies grecques populaires, les véritables racines pouvant être thraces : voir E. OBERHUMMER, s.u. « Bosporos / Bosporos 1 », *RE*, 5, 1897, col. 741-757.

⁶¹ P. CHANTRAINE, *op. cit.*, s.u. « πείρω » ; A. ERNOUT, A. MEILLET, *op. cit.*, s.u. « portus ».

distinction entre eau douce et salée : on met ici l'accent sur l'eau qui passe ou par laquelle on peut passer dans la nature. Selon le contexte, le fleuve aussi bien que le détroit se présente comme frontière ou comme axe d'une zone de contacts.

Nous ne voudrions pas laisser croire que la masculinité du fleuve, la force de procréation et de destruction du jet aient été une constante dans toutes les langues indo-européennes ou dans les cultures méditerranéennes. Au contraire, pour les Indiens, « Gange » a toujours été une déesse, même si les Grecs et les Latins ont emprunté l'hydronyme en en faisant un masculin. De même, en français, la Marne (*Matrona*), la Seine (*Sequana*) ou la Garonne (*Garumna*) qui quadrillent l'espace gaulois dans les *Commentaires* de César restent des rivières féminines alors qu'en latin classique on leur assigne le genre masculin⁶². L'allemand, quant à lui, a hérité sans distinction apparente d'hydronymes masculins et féminins⁶³. Le latin lui-même aurait gardé le souvenir d'un fond celto-italique dans la féminité d'*amnis*, devenu masculin au plus tard au I^{er} siècle av. J.-C.⁶⁴. Outre les mythes slaves et celtes impliquant des eaux coulantes féminines, on connaît assez bien les croyances irlandaises en Boann, déesse de la rivière cosmique et terrestre Boyne⁶⁵. Il convient donc de reconnaître que le grec et, à sa suite le latin, ont innové dans le domaine indo-européen en généralisant la masculinité du fleuve. On peut supposer que le grec a été influencé par la vision orientale, en particulier babylonienne, d'un cours d'eau fertilisant mâle, Abzû⁶⁶. En même temps, les échos d'une influence orientale portant sur la double sexualité, masculine et féminine, du flux, sont bien présents : c'est ainsi qu'il faut interpréter, à notre sens, la représentation d'Achéloös, dieu-fleuve par excellence, péplophore⁶⁷.

⁶² Voir Simone DEYTS, « Sequana, source et fleuve (iconographie et épigraphie) », dans R. BEDON, A. MALISSARD (éd.), *op. cit.*, p. 421-430.

⁶³ Cf. Erwin KERN, Catherine BERGERET-KERN, « Éléments archéologiques pour un portrait mythologique du Rhin », dans R. BEDON, A. MALISSARD (éd.), *op. cit.*, p. 493-513.

⁶⁴ Cf. *Thesaurus Linguae Latinae*, vol. I, p. 1942-1951 (en ligne sur www.degruyter.com, vu en avril 2009).

⁶⁵ Claude STERCKX, *Éléments de cosmologie celtique*, Bruxelles, 1986, p. 85-87 ; voir Jean-Christophe VINCENT, « Recherches sur la personnalité du dieu Poséidon I. Poséidon Hippios à Mantinée et la naissance de la rivière Boyne », *Geriön*, 25, 1, 2007, p. 249-262.

⁶⁶ Voir Karl Matthäus WOSCHITZ, *Fons Vitae-Lebensquell. Sinn- und Symbolgeschichte des Wassers*, Fribourg - Bâle - Vienne, Herder, 2003, p. 57 et suiv., p. 113 et suiv.

⁶⁷ Voir Mireille M. LEE, « Acheloös Peplophoros : a lost statuette of a river god in feminine dress », *Hesperia*, 75, 3, 2006, p. 317-325. Elle ne fait pourtant pas le lien avec les divinités orientales à sexualité double. En Égypte, la divinité de la crue, Hâpi réunissait les attributs des deux sexes (d'où le contraste avec les représentations du dieu-fleuve Nil, importé par les Ptolémées). De la même façon, dans les représentations proche-orientales, l'Euphrate est représenté avec une barbe et des seins : voir Catherine

Dans le domaine classique, cependant, auquel appartiennent les représentations des eaux anatoliennes, le grec et, dans une certaine mesure, le latin ont opposé la force des flots au caractère chtonien de l'eau qui circulait sous la terre ou qui resurgissait à la surface. Ainsi, les eaux de l'Au-delà sont féminines, surtout la Styx, première parmi les filles d'Okéanos (Hésiode, *Théogonie*, 361, 776sq.). Dans la géographie réelle, la Styx était identifiée à une fontaine d'Arcadie à l'eau mortelle, et était supposée emporter sous terre un bras de son père, l'eau océanique originale. Toutes les sources sont sacrées – c'est-à-dire personnalisables sous la forme de divinités océanides en grec (comme Amphirhō, Callirhōē, Okyrhōē)⁶⁸. De plus, le grec utilise des noms féminins, propres et communs pour désigner les sources : « πηγή »⁶⁹, « κρήνη »⁷⁰, « πίδαξ »⁷¹, « λιβάς »⁷² contrastant, dans leur féminité, avec les composantes de la source, qui sont masculines et neutres⁷³. En revanche, le latin a choisi de mettre l'accent sur l'action du déversement et a généralisé le masculin *fons*, avec le théonyme *Fons* et *Fontus* (sans correspondant dans le monde grec), parallèlement à *Fontana*, pour représenter les sources-fontaines⁷⁴. Dans tous les deux cas, l'idée de génération reste fondamentale.

CHADEFAUD, « Le fleuve Nil dans l'imaginaire de l'Égypte antique : richesse divine, prospérité des hommes », dans Fr. Piquet (éd.), *op. cit.*, p. 83-88 ; Christopher WOODS, « On the Euphrates », *Zeitschrift für Assyriologie*, 95, 2005, p. 7-45.

⁶⁸ Voir Gary R. VARNER, *Sacred Wells. A study in the history, meaning, and mythology of holy wells and waters*, New York, Algora Publishing, 2009² (1^{re} éd. 2002).

⁶⁹ Encore incompréhensible d'un point de vue étymologique, car difficile à mettre en rapport avec l'ancien iranien *pājāh*, « éclat » : voir aussi Johann KNOBLOCH, « Die Quelle im Griechischen », *Glotta*, 56, 1978, p. 48-50, pour un lien avec le latin *pāgus*.

⁷⁰ Qui peut être rapproché d'un nom de « flot », « κρονός », ayant d'autres parents indo-européens (dérivés de la racine **krsn/krosn-*). Il s'agit de la fontaine construite artificiellement, par opposition à la πηγή, qui signifie la « source » naturelle. Voir Richard Ernest WYCHERLY, « Πηγή and Κρήνη », *CR*, 51, 1, 1937, p. 2-3, et, dernièrement, Robert RENEHAN, *Greek Lexicographical Notes. A critical supplement to the Greek-English Lexicon of Liddell-Scott-Jones*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1975, p. 164-165.

⁷¹ Du radical **pōi/pī*, comme « πιδύω – sourdre, jaillir ».

⁷² Du verbe « λείβω – verser goutte à goutte, épancher ».

⁷³ Notons cependant que le lieu d'où jaillit la source, « χύτρινος », est masculin, comme le lit du fleuve (« ἔναυλος », malgré « χάραδρα – le ravin », de « χάρασσω – tailler » et « διῶρυξ », « fossé » de « διορύσσω »), alors que le réservoir est neutre (« φρέαρ ») (du radical « **bher-*, **bheru-*, **bhreu-* », comme le latin « *feruere* »). Voir Aristide CALDERINI, « Ricerche sul regime delle acque nell'Egitto greco-romano », *Aegyptus*, 1, 1920, p. 37-62.

⁷⁴ Voir James Reuel SMITH, *Springs and Wells in Greek and Roman Literature: their legends and locations*, New York - Londres, G.P. Putnam's sons, 1922 ; Friedrich MUTHMANN, *Mutter und Quelle. Studien zur Quellenverehrung im Altertum und im Mittelalter*, Bâle, Archäologischer Verlag, Ph. von Zabern, 1975 ; voir Hermann

Au bout de cette brève enquête linguistique, nous retenons donc que les eaux des Anciens, contenaient dans leur forme primordiale à la fois le masculin – le germe fertile, que l'on supposerait porté par Abzû-Okéanos – et le féminin, la matrice pouvant accueillir la semence, symbolisée par Tiamat-Téthys. En grec, l'eau est un objet inanimé, un neutre. En latin, elle est féminine, comme la terre qui rend possible la germination. Dans tous les cas, l'eau sort à la lumière du jour tel une pupille – symbole sexuel féminin et origine possible, selon nous, de la « Nymphé » grecque. Une fois à la surface de la terre, l'eau est portée par le flux masculin. La source et le fleuve ont donc des sexes opposés et forment parfois des couples – comme Alphée et Aréthuse séparés par la mer Ionienne ou, en Asie Mineure, Pyrame et Thisbè⁷⁵. Certes, pour nous, Modernes, il peut paraître étrange que le cours masculin, qui naît de sources, ait été vu comme père des sources. Mais dans le paysage peu altéré de l'Antiquité, le fleuve – origine des fontaines et des prairies humides – était avant tout considéré comme une source inépuisable de vie⁷⁶. Grecs et Romains – et à leur suite nous-mêmes, locuteurs de langues romanes – ne prenaient pas en compte dans leur façon de désigner leurs fleuves l'eau comme matière. Ils ne s'appuyaient pas plus sur les qualités chimiques, l'origine, le caractère temporaire ou permanent du cours. La première définition des cours d'eau (applicable en Asie Mineure) en fait des principes actifs par excellence, nés et capables de donner naissance à des unités féminines, mais qui se caractérisent surtout par leur écoulement porteur de germes.

II-Imaginaire et symboles des fleuves

Le principe actif de l'écoulement, observé à partir des noms propres et communs des cours d'eau, transparaît dans différentes représentations textuelles et figurées des fleuves. Les auteurs d'Asie Mineure les décrivent de manière générale (2.1) ou en faisant référence à des réalités locales (2.2).

STEUDING, s.u. « Fons », dans Wilhelm Heinrich ROSCHER (éd.), *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, 1, 2, Leipzig, Teubner, 1890, col. 1496-1498 ; Fritz Boehm, s.u. « Fons », *RE*, 6, 2, 1909, col. 2838-2841 ; Erika SIMON, s.u. « Fons », *LIMC*, 4, 1988, p. 148-149.

⁷⁵ Pour Alphée et Aréthuse, voir Alfred TOMSIN, « La légende des amours d'Aréthuse et d'Alphée », *AC*, 9, 1, 1940, p. 53-56. Pyrame n'est associé au fleuve de Cilicie qu'à partir des *Dionysiaques* de Nonnos de Panopolis (VI, 339sq.) : voir Hans TREIDLER, s.u. « Pyramos 1 », *RE*, 47, 1963, col. 1-10 ; Gustav TÜRK, s.u. « Thisbe 1 », *RE*, 6, 1, 1, 1936, col. 286-287.

⁷⁶ Sur cette différence entre la perception moderne et ancienne des terres marécageuses, voir dernièrement Nicholas PURCELL, « Rome and the Management of Water : environment, culture and power », dans Graham SHIPLEY, John SALMON (éd.), *Human Landscapes in Classical Antiquity: environment and culture*, Londres - New York, Routledge, 1996, p. 180-212.

2.1. L'absence de description détaillée des cours micrasiatiques est une difficulté pour la reconstitution des paysages antiques. Mais cela ne nous empêche pas de comprendre comment les Anciens les percevaient. Leur manière de conceptualiser un cours d'eau, fut-il même lointain de la Grèce égéenne, permet d'observer en négatif le modèle mental qu'ils ont pu acquérir dans leur patrie. Nous nous contentons ici de trois exemples archaïques et classiques, pour montrer ce qu'est un fleuve pour un philosophe, ce qu'implique l'interdépendance entre fleuve, terres environnantes et habitants pour un médecin et ce que les hommes attendaient des ressources d'un fleuve, chez un historien.

Dans la philosophie ionienne, outre Thalès de Milet, Héraclite d'Éphèse a mis le cours de l'eau au cœur de sa réflexion sur le monde. Or, contrairement à une opinion commune remontant à Platon ou à Socrate, on ne doit pas lui attribuer l'idée que « tout coule » (« πάντα ῥεῖ »), principe qui n'est qu'une conclusion secondaire tirée par Platon ou par Socrate à partir d'une pensée bien plus complexe d'Héraclite⁷⁷. Cette dernière est reproduite, sans doute avec plus de fidélité, cinq siècles plus tard, par Sénèque, qui écrit dans ses *Lettres à Lucillius* (58, 23) : « *Quidquid uidet currit cum tempore ; nihil ex iis quae uidemus manet ; ego ipse, dum loquor mutari ista, mutatus sum. Hoc est quod ait Heraclitus : “in idem flumen bis descendimus et non descendimus”. Manet enim idem fluminis nomen, aqua transmissa est* / Tout ce que tu vois, passe avec le temps ; rien de ceux que nous voyons, ne reste ; moi-même, alors que je parle de ces transformations, je ne suis plus le même. C'est ce que dit Héraclite : “On descend et en même temps on ne descend pas deux fois dans le même fleuve”. Car le nom du fleuve reste le même, mais son eau fut portée loin ». La justesse de l'interprétation est confirmée par Diogène Laërce (IX, 8 : « ῥεῖν τὰ ὅλα ποταμοῦ δίκην / toutes les choses sont dans un flux continu, selon la loi du fleuve »). Héraclite (cf. fr. 12, 49a, 91 DK) ne faisait donc pas allusion au principe du mouvement universel (que Sénèque connaît également à la suite de Platon et dont il fait lui-même état par la formule « *quicquid uidet, currit cum tempore* »), mais à une réalité bien plus subtile, déterminée par le mouvement et par l'harmonie universelle : l'identité dans la non-identité. Héraclite, familier des cours d'eau éphésiens, a donc érigé en loi philosophique de l'univers leur mutabilité, déterminée par le caractère essentiellement actif du cours d'eau grec.

Cos, île de Dodécanèse en face d'Halicarnasse, fut avec Cnide l'un des premiers centres où se développa la médecine grecque. Hippocrate a sans doute à l'esprit les dimensions et l'activité des fleuves égéens, lorsqu'il décrit le Phase et la manière dont le grand fleuve du Nord-Est de l'œkoumène déterminait la vie de ceux qui sont allés s'établir sur ses bords. Dans un pays « marécageux, chaud, humide et couvert d'une végétation luxuriante / ... ἐλώδης... καὶ θερμὴ καὶ ὕδατεινὴ καὶ δασεῖα », où les pluies fortes tombent

⁷⁷ Cf. Platon, *Cratyle*, 402a8-9 : « πάντα χωρεῖ καὶ οὐδὲν μένει » ; 440c : « πάντα ὥσπερ κεράμια ῥεῖ » ; cf. *Théétète*, 160d, 182.

toute l'année, dans le brouillard, « la vie des hommes se passe dans les marais ; des maisons en bois et en roseaux sont construites au milieu des eaux ; on a peu l'habitude de se déplacer à pied dans la ville et dans l'*emporion*, mais ils naviguent dans des pirogues (monoxyles) en montant et en descendant <le fleuve>, car les canaux sont nombreux. Ils boivent des eaux chaudes et stagnantes, pourries par le soleil et accrues par les pluies /... ἢ τε δίαίτα τοῖσιν ἀνθρώποισιν ἐν τοῖσιν ἔλεσιν ἐστιν· τά τε οἰκήματα ξύλινα καὶ καλάμυνα ἐν τοῖσιν ὕδασι μεμηχανημένα· ὀλίγη τε χρέονται βαδίζει κατὰ τὴν πόλιν καὶ τὸ ἐμπόριον, ἀλλὰ μονοξύλοισι διαπλέουσιν ἄνω καὶ κάτω· διώρυγες γὰρ πολλαὶ εἰσιν. Τὰ δὲ ὕδατα θερμὰ καὶ στάσιμα πίνουσιν, ὑπὸ τε τοῦ ἡλίου σηπόμενα, καὶ ὑπὸ τῶν ὄμβρων ἐπανζανόμενα ». Le cours du Phase « le plus lent de tous les fleuves / στασιμώτατος πάντων τῶν ποταμῶν » participe à cette humidité qui rend les fruits chétifs et inachevés et les hommes gonflés, jaunes – comme s'ils souffraient d'hydropisie – et paresseux (*Sur les airs, eaux, lieux*, 15). On est loin de l'idéal de l'Ionie, où la succession des saisons et l'action des fleuves rendaient le pays excellent et les hommes équilibrés !

Pourtant, les Micrasiatiques se sont établis aux embouchures des fleuves de la mer Intérieure, dès que cela leur a été possible. Hérodote d'Halicarnasse consacre la plupart de son *logos* égyptien aux bienfaits du Nil : ce fleuve exceptionnel allait d'ailleurs rester le symbole des plus grands bienfaits d'un cours d'eau, tant qu'il aura eu sa crue. Dans le monde romain, outre les contextes mystiques et religieux de la mosaïque de Palestrina (fin du II^e siècle-début du I^{er} siècle av. J.-C.) ainsi que de la villa d'Hadrien à Tivoli, les paysages nilotiques se sont banalisés pour devenir des symboles de la vie⁷⁸. Hérodote, qui s'exprime en ionien, offre un second exemple d'environnement fluvial favorable, que les Milésiens ont su mettre à profit : le Borysthène-Dniepr, au milieu du littoral scythe hellénisé. Son éloge est connu et confirmé par l'autopsie plus de cinq siècles après, dans le discours borysthénitique d'un autre auteur originaire d'Asie Mineure et habitué des voyages lointains, Dion de Pruse (*Discours borysthénitique*, 36, 2-3) :

⁷⁸ Pour la mosaïque, ses principes cartographiques chorographiques, son symbolisme biologique et religieux, voir Paul G.P. MEYBOOM, *The Nile Mosaic of Palestrina. Early evidence of Egyptian religion in Italy*, Leyde - New York - Cologne, Brill, 1995 ; Jean TRINQUIER, « La mosaïque Barberini de Palestrina et l'image de la faune éthiopienne dans l'Égypte lagide », dans Françoise-Hélène MASSA-PAIRAULT, Gilles SAURON (éd.), *Images et modernité hellénistiques. Appropriation et représentation du monde d'Alexandre à César*, Rome, École française de Rome, 2007, p. 23-60. Pour la topographie nilotique de la villa Hadriana, voir Jean-Claude GRENIER, « La décoration statuaire du "Serapeum" du "Canope" de la Villa Adriana. Essai de reconstitution et d'interprétation », *MEFRA*, 101, 2, 1989, p. 925-1019. Plus généralement, sur l'image du Nil à Rome, Miguel John VERSLUYS, *Aegyptiaca Romana. Nilotic scenes and the Roman views of Egypt*, Leyde - Boston, Brill, 2002, et Eleni MANOLARAKI, *Noscendi Nilum cupido : imagining Egypt from Lucan to Philostratus*, Berlin - Boston, W. de Gruyter, 2013.

Hérodote, IV, 53 (cf. IV, 17-18)	
Τέταρτος δὲ Βορυσθένης ποταμός, ὃς ἐστὶ μέγιστός τε μετὰ Ἴστρον τούτων καὶ πολυαρκέστατος κατὰ γνώμας τὰς ἡμετέρας οὐτὶ μῶνον τῶν Σκυθικῶν ποταμῶν ἀλλὰ καὶ τῶν ἄλλων ἀπάντων, πλὴν Νείλου τοῦ Αἰγυπτίου· τούτῳ γὰρ οὐκ οἷά τέ ἐστι συμβαλεῖν ἄλλον ποταμόν· τῶν δὲ λοιπῶν <ὁ> Βορυσθένης ἐστὶ πολυαρκέστατος, ὃς νομάς τε καλλίστας καὶ εὐκομιδестаτάς κτήνεσι παρέχεται ἰχθῦς τε ἀρίστους διακριδὸν καὶ πλείστους, πίνεσθαι τε ἡδιστός ἐστι, ῥέει τε καθαρὸς παρὰ θολεροῖσι, σπόρος τε παρ' αὐτὸν ἄριστος γίνεται, ποιῇ τε, τῇ οὐ σπείρεται ἡ χώρα, βαθυτάτη· ἄλεις τε ἐπὶ τῷ στόματι αὐτοῦ αὐτόματοι πηγνυνται ἄπλετοι· κήτεά τε μεγάλα ἀνάκανθα, τὰ ἀντακαίους καλέουσι, παρέχεται ἐς ταρίχευσιν, ἄλλα τε πολλὰ θωμάσαι ἄξια. Μέχρι μὲν νυν Γέρρου χώρου, ἐς τὸν τεσσεράκοντα ἡμερέων πλόος ἐστὶ, γινώσκεται ῥέων ἀπὸ βορέω ἀνέμου, τὸ δὲ κατύπερθε δι' ὧν ῥέει ἀνθρώπων οὐδεὶς ἔχει φράσαι· φαίνεται δὲ ῥέων δι' ἐρήμου ἐς τῶν γεωργῶν Σκυθέων τὴν χώραν· οὗτοι γὰρ οἱ Σκύθαι παρ' αὐτὸν ἐπὶ δέκα ἡμερέων πλόον νέμονται. Μόονου δὲ τούτου τοῦ ποταμοῦ καὶ Νείλου οὐκ ἔχω φράσαι τὰς πηγάς, δοκέω δέ, οὐδὲ οὐδεὶς Ἑλλήνων. Ἀγχοῦ τε δὴ θαλάσσης ὁ Βορυσθένης ῥέων γίνεται καὶ οἱ συμμίσγεται ὁ Ὑπανὶς ἐς τὸν αὐτὸν ἔλος ἐκδιδούς. Τὸ δὲ μεταξὺ τῶν ποταμῶν τούτων ἐὼν ἐμβολὸν τῆς χώρας Ἰππόλεω ἄκρη καλεῖται, ἐν δὲ αὐτῷ ἱρὸν Διμήτρος ἐνίδρυνται· πέρην δὲ τοῦ ἱροῦ ἐπὶ τῷ Ὑπάνι Βορυσθενεῖται κατοικίηται.	Le quatrième fleuve est le Borysthène : c'est le plus grand de ces fleuves, après l'Istros, et, à mon avis, le plus porteur d'abondance, non seulement des fleuves scythes, mais aussi de tous les autres, à l'exception du Nil égyptien – car, à ce dernier, aucun autre fleuve ne peut être comparé. De tous les autres, le Borysthène est le plus porteur d'abondance, lui qui procure les meilleurs et les plus nourrissants pâturages pour le bétail ainsi que les meilleurs poissons et dans le plus grand nombre ; son eau est excellente à boire, son cours est limpide en comparaison avec les autres fleuves bourbeux ; sur ses bords la récolte est excellente et, là où la terre n'est pas cultivée, pousse l'herbe la plus épaisse. À son embouchure, les couches immenses de sel s'accumulent d'elles-mêmes ; il fournit d'énormes poissons sans arêtes, qu'on appelle « antacées » (i.e. esturgeons) pour les salaisons, et d'autres choses dignes d'émerveillement. Jusqu'au pays gerrhien, sur une distance de 40 jours de navigation <sc. à partir de l'embouchure pontique>, on connaît son cours qui vient du vent Borée ; à travers quels pays il coule au-delà <de cette limite>, personne ne peut le dire. Mais il est évident qu'il traverse un désert avant d'atteindre le pays des Scythes cultivateurs, qui habitent sur ses bords sur une longueur de dix jours de navigation. C'est le seul fleuve, avec le Nil, dont je ne puisse indiquer les sources et, je le crois, aucun autre Grec <ne le peut>. Non loin de la mer, le Borysthène se mélange au Hypanis et se jette, avec celui-ci, dans le même liman. La langue de terre qui s'avance entre ces deux fleuves s'appelle le promontoire de Hippolêos et sur elle s'élève un sanctuaire de Déméter. Au-delà du sanctuaire, sur le Hypanis, sont établis les Borysthénites.

Ce qui rend Borysthène appréciable est donc la qualité de ses eaux – qui peuvent être bues et qui assurent la nourriture en abondance, grâce à la fertilité des champs et la multitude des poissons. Hérodote note aussi la proximité des salaisons permettant la conservation et l'exportation du poisson, et, surtout la navigabilité sur une distance exceptionnelle à l'intérieur des terres⁷⁹. Le fleuve a d'ailleurs donné le nom à la cité qui se trouve à sa proximité mais sur le Hypanis-Bug, cours principal dont le Borysthène était connu déjà par Hérodote comme n'étant qu'un affluent. De même que son culte, son intégration dans les légendes de fondation locales (Hérodote, IV, 5) et sa présence sur les monnaies⁸⁰, le lien onomastique reflète la relation identitaire serrée entre fleuve et les habitants de son embouchure : en assurant les meilleures conditions, le fleuve est donneur de vie et protecteur de la communauté. La cité est heureuse, à l'image de son fleuve⁸¹.

2.2. Les mêmes éléments apparaissent dans les représentations apolo-gétiques des fleuves d'Asie Mineure, en image ou en texte. Sur les monnaies classiques – de Cyzique, par exemple (fig. 1a-b)⁸² –, apparaît le buste d'un

⁷⁹ Des recherches géomorphologiques sont encore nécessaires dans cette région pour reconstituer le paysage ancien. Pour des analyses de sources littéraires, voir Raoul BALADIÉ, « Le sel dans l'Antiquité sur la côte Nord de la mer Noire : à propos d'un passage des *Histoires* d'Hérodote et à la lumière des voyageurs de l'époque moderne », *Il Mar Nero*, 1, 1994, p. 145-166 ; A. DAN, « *Herodotus' Measures of Scythia* », dans Irina KONOVALOVA, Tatjana JACKSON, Alexander PODOSSINOV, Dmitry ZAMJATIN (éd.), *Scythia, Its Image and Its Historical and Cultural Heritage. Papers of the Conference to be held on October 26-28*, Moscou, Российская академия наук, Институт всеобщей истории, 2015(c), p. 23-30.

⁸⁰ Voir Carmen ARNOLD-BIUCCHI, s.u. « Borysthenes », *LIMC*, III, 1, 1986, p. 142-143. Le dieu-fleuve peut apparaître comme un élément original dans le contexte religieux iranien, autant qu'on puisse le connaître en l'absence d'autres documents concernant cette époque et cette région. Ce n'est pourtant pas le seul cas : au II^e siècle ap. J.-C., Maxime de Tyr (II, 1) énumérait parmi les dieux-fleuves des Barbares le Danube scythe. De manière plus certaine, à l'autre bout du monde iranien, au I^{er} siècle ap. J.-C., l'Oxus-Amu Dar'ya fut adoré comme dieu, sans doute dans la continuité de traditions locales, mais sous l'apparence du Marsyas importé par les colons séleucides des bords de la Méditerranée : voir Boris A. LITVINSKIĬ, Igor P. PITCHIKJAN, « Découvertes dans un sanctuaire du dieu Oxus de la Bactriane septentrionale », *RA*, 2, 1981, p. 195-216 ; Paul BERNARD, « Le Marsyas d'Apamée, l'Oxus et la colonisation séleucide en Bactriane », *Studia Iranica*, 16, 1, 1987, p. 103-115 ; Georges ROUGEMONT, *Inscriptions grecques d'Asie centrale (CII 2.1)*, Londres, School of Oriental and African Studies, 2012, p. 274-276, n° 96. Je remercie Frantz Grenet pour les indications éclairantes qu'il m'a offertes sur cette question.

⁸¹ Ce rapport allait devenir stéréotype dans les manuels de rhétorique de l'éloge : e.g. chez Ménandre le Rhéteur, 347-349.

⁸² Voir dernièrement Silvia MANI HURTER, Hans-Joachim LIEWALD, « Neue Nominale in der Elektronprägung von Kyzikos », *SNR*, 83, 2004, p. 27-43. Cf. H.P. ISLER, « Acheloos », *LIMC*, 1.1, 1981, p. 12-36 (p. 14, n° 20-21).

dieu-fleuve, suivant l'archétype du dieu-fleuve panhellénique, Achélôos⁸³. Il est d'ailleurs souvent difficile, entre l'époque archaïque et l'époque hellénistique, de distinguer entre Achélôos et le dieu-fleuve local, fait pour lui ressembler : les têtes barbuës et cornues, rappelant les attributs aquatiques des divinités orientales, sont généralement identiques. De plus, comme les autres fleuves du monde grec, ceux d'Asie Mineure se prêtent aux mêmes analogies qu'Achélôos. Ils sont comparables aux taureaux qui paissaient dans leur λειμών (et donc représentables comme des taureaux ou comme des humains à des cornes ou des pieds de taureau). Mais ils peuvent être aussi imaginés comme des serpents, des lions, des ours, des verrats, des chiens et des loups – animaux réputés pour leur force, agilité, violence⁸⁴. Les hydronymes « Drakôn » (correspondant dans la région qui nous intéresse au moderne Yalakdere qui se déverse dans la Propontide, au Egris-cqali du Sud-Est du Pont-Euxin ou à l'Oronte, au même titre qu'« Ophitès »), « Hyllos » (modernes Çamlı çayı et Demirci çayı), « Lykos » (désignant le moderne Çürüksu affluent du Méandre, mais aussi le Gördük çayı affluent de l'Hermos-Gediz sur la côte méditerranéenne, le Gülünçük et le Kelkit Irmağı affluent du Yeşilırmak dans la mer Noire), « Kapros » (moderne Başlı çayı, affluent du Lykos-Çürüksu) ou « Skylax » (moderne Çekerek Irmak, sur la mer Noire), qui donnent parfois lieu à des représentations monétaires inspirées de leurs noms, illustrent la multitude des formes que peut prendre la force, toujours imprévisible, de l'écoulement. Quant à la représentation humaine des fleuves, telle qu'on la

⁸³ Le visage taurin, qui pouvait être réduit à la présence des cornes, est d'origine orientale : Giovan Battista D'ALESSIO, « Textual Fluctuations and Cosmic Streams : Ocean and Acheloios », *JHS*, 124, 2004, p. 16-37 (avec bibliographie). En contexte grec, elles symbolisent la force et la sinuosité d'Achélôos (au Nord-Ouest de la Grèce propre), qu'Héraclès a pu dompter pour rendre le fleuve paisible et plus fertile pour les terres environnantes : Strabon (X, 2, 19) présente un bref excursus iconographique et une étiologie des symboles fluviaux (les métamorphoses – l'instabilité de l'eau, la corne de l'abondance, l'association avec le taureau). Cf., e.g., Sophocle, *Trachiniennes*, 9-17 (avec scholies *ad loc.*) ; Diodore de Sicile, IV, 35, 3-4 ; Properce, II, 34, 33-34 ; Hygin, *Fables*, 31, 7 ; Ovide, *Métamorphoses*, IX, 77-88 ; aussi, pour les statues, Élien, *Histoires diverses*, II, 33. Les sources sont rassemblées chez G. HIRSCHFELD, s.u. « Acheloos 1-7 », *RE*, 1, 1894, col. 213-214, et Georg WENTZEL, s.u. « Acheloos 8 », *ibid.*, col. 213-215 ; Hans Peter ISLER, *Acheloos*, Berne, Juris, 1970, et s.u. « Acheloos », *LIMC*, 1, 1, 1981, col. 12-36. Plus généralement, pour « Achélôos » signifiant l'eau en général, Martin NINCK, *Die Bedeutung des Wassers im Kult und Leben der Alten. Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde der Philosophischen Fakultät I der Universität Zürich*, Leipzig, 1921.

⁸⁴ Pour un inventaire plus complet, voir M. NINCK, *op. cit.* ; J.A. OSTROWSKI, *op. cit.* ; sur leurs origines iconographiques orientales, Ernst BUSCHOR, *Meermänner*, Munich, C.H. Beck, 1941 ; les noms d'Asie Mineure sont inventoriés chez J. von TISCHLER, *op. cit.*, p. 154-155.

connaît par des statues, des dessins dans les manuscrits ou des monnaies, bien qu'elle puisse remonter à l'époque classique, elle ne devient canonique qu'à partir de l'époque hellénistique⁸⁵.

En effet, l'anthropomorphisme peut être vu comme un signe de l'appropriation de ces rares éléments de la nature qui échappaient à l'humanisation. Les représentations d'époque romaine impériale sont plus explicites sur les bienfaits possibles des cours d'eau : elles utilisent des attributs expliqués dans les textes comme des arguments qui font du fleuve un véritable père de la cité. Le cours d'eau est porteur de vie et de civilisation, axe du développement socio-économique et barrière contre les ennemis, réels ou immatériels. Ces qualités sont généralement exprimées par la présence d'une urne indiquant la fraîcheur des eaux. Les roseaux, d'autres plantes et des fruits, voire la corne de l'abondance, suggèrent la fertilité des prés⁸⁶. La présence d'un navire ou d'une proue atteste le contact assuré par le fleuve entre l'intérieur des terres et la mer.

Parmi les eaux micrasiatiques les plus représentées dans les textes grecs ou liés à l'hellénisme, dès l'époque archaïque jusqu'à aujourd'hui, le bassin hydrographique du Scamandre-Menderes çayı, fleuve de Troie, occupe une place privilégiée. La plaine qu'il irriguait et qu'il a formée en grande partie a été souvent mentionnée par les voyageurs modernes – et, en dernier lieu, par John M. Cook⁸⁷ – comme par les logographes de l'Antiquité. Elle était particulièrement favorable au développement de l'habitat humain grâce à la fertilité des terres alluvionnaires, aux ressources poissonneuses et à la facilité des contacts avec l'intérieur des terres⁸⁸. Selon une tradition tardive, cette

⁸⁵ Cf. *supra* n. 36.

⁸⁶ Cf. R. VOLLKOMMER, s.u. « Maiandros », *LIMC*, 6, 1, 1992, p. 338-340 (p. 340, n° 25) ; C. WEISS, s.u. « Fluvii », *LIMC*, 4, 1988, p. 139-148 (p. 146, n° 46).

⁸⁷ John Manuel Cook, *The Troad: an archaeological and topographical study*, Oxford, 1973.

⁸⁸ Strabon, XIII, 1 ; Plin l'Ancien, V, 124. Voir L. BÜRCHNER, Gerhard SCHMIDT, s.u. « Skamandros 1 », *RE*, 2, 5, 1927, col. 429-434 ; Rainer VOLLKOMMER, s.u. « Skamandros », *LIMC*, 7, 1, 1994, p. 787-790 ; pour l'étymologie, J. von TISCHLER, *op. cit.*, p. 137-138 ; aussi, pour les étymologies platoniciennes distinguant entre nom humain (Scamandre) et nom divin (Xanthos), Robbert Maarten van den BERG, « What's in a Divine Name ? Proclus on Plato's *Cratylus* », dans David SCOURFIELD (éd.), *Texts and Culture in Late Antiquity: inheritance, authority and change*, Swansea, Classical Press of Wales, 2007, p. 261-277. Dès l'Antiquité, on mettait le phénomène de l'alluvionnement en lien avec le changement de la topographie homérique : c'est le cas de Hestiaia, une grammairienne d'Alexandrie (vraisemblablement de Troade) mentionnée par Strabon (XIII, 1, 36) à la suite de Démétrios de Skepsis. Pour la reconstitution moderne de cette évolution, voir John C. KRAFT, İlhan KAYAN, Helmut BRÜCKNER, George RAPP, « Sedimentary Facies Patterns and the Interpretation of Paleogeographies of Ancient Troia », dans Günther A. WAGNER, Ernst PERNICKA, Hans-Peter

disposition serait due à une déviation du cours du Xanthe par Héracles, comme dans le cas d'Achéloos⁸⁹.

Dans tous les cas, ces qualités liaient intimement le cours du fleuve aux hommes de ses rives : le fleuve était nourrisseur, donc « kourotrophe ». Garçons et filles lui apportaient des offrandes lors du passage à la vie adulte et à une sexualité active, qu'on espérait aussi fertile que l'eau du fleuve : les jeunes hommes offraient leurs cheveux alors que les jeunes filles étaient supposées donner leur virginité ou, du moins, s'y purifier, lors d'un bain ou en y puisant l'eau avant le mariage⁹⁰. Des accidents arrivaient : on disait alors que des jeunes filles succombaient au charme doux du fleuve (comme fut le cas de l'Ionienne Crithéis qui épousa le Mélès, dans le tableau décrit par Philostrate, *Images*, II, 8). Les hommes pouvaient se laisser attirer par les Nàïades, comme Hylas⁹¹. Mais le fleuve n'était jamais coupable. Son eau servait toujours aux purifications après une grossesse ou lors d'une maladie, fut elle-même de l'amour, comme le dit Pline l'Ancien (XXXI, 19) pour une source de Cyzique : c'est pourquoi le fleuve apparaissait comme le protecteur contre tout mal pouvant mettre en danger une communauté⁹².

UERPMMANN (éd.), *Troia and the Troad. Scientific approaches*, Berlin - New York, Springer, 2003, p. 361-377.

⁸⁹ Eustathe, *Commentaire à l'Iliade*, XX, 76 vol. 4 p. 374 van der Valk. Voir J.V. LUCE, « Heracles and Hydraulics », *Hermathena*, 181, *In honour of George Huxley*, 2006, p. 25-39.

⁹⁰ Voir Hésiode, *Théogonie* 346-348 : « τίκτη δὲ Κουράων ἱερὸν γένος, αἱ κατὰ γαῖαν / ἄνδρας κουρίζουσι σὺν Ἀπόλλωνι ἄνακτι / καὶ ποταμοῖς...//<elle> accoucha du peuple sacré des Nymphes, qui avec le maître Apollon et les fleuves nourrissent les hommes ». La dédicace des cheveux d'Achille au Spercheios (qui se déversait dans le golfe maliaque), et le vœu de lui consacrer une hécatombe et 50 béliers dans le sanctuaire et sur l'autel situé près des sources sont mentionnés dans l'*Iliade*, XXIII, 141-148 ; les scholies *ad loc.* mettent en lien la croyance en le caractère nourricier du fleuve avec l'eau utilisée lors des mariages. D'autres offrandes de cheveux sont enregistrées, à titre d'exemple, par Pausanias en Grèce propre, pour le Céphise (I, 37, 3), l'Alphée (VIII, 20, 3), la Nèda – seul cours d'eau féminin en Grèce propre, lié au bain de purification de Rhéa après l'accouchement de Zeus (VIII, 41, 1-3). Pour le don de la virginité proclamé par les Troyennes au Scamandre et mentionné par le Pseudo-Eschine, *Lettre*, 10.2-7, voir Evy Johanne HALAND, « “Take, Skamandros, My Virginité”: Ideas of water in connection with rites of passage in Greece, modern and ancient », dans Cynthia Kosso, Anne SCOTT (éd.), *The Nature and Function of Water, Baths, Bathing, and Hygiene from Antiquity through the Renaissance*, Leyde - Boston, Brill, 2009, p. 109-148.

⁹¹ Voir les sources chez Ernst SITIG, s.u. « Hylas 1 », *RE*, 17, 1914, col. 110-115 ; John H. OAKLEY, s.u. « Hylas », *LIMC*, 5, 1, 1990, p. 574-579.

⁹² Outre les eaux fécondantes du Nil, « les eaux de la Lycie » aidaient les femmes à garder leur grossesse (Sénèque, *Questions naturelles*, III, 25, 11). Le Kydnos (moderne Tarsos çayı) était réputé pour guérir de la goutte (Pline l'Ancien, XXXI, 11). Mélès, le fleuve qui aurait engendré Homère (Philostrate, *Images* 2.8) ou, du moins, lui aurait

Transposées dans le domaine religieux et juridique, ces qualités firent du fleuve une barrière contre la *hybris*. Les hommes juraient sur les fleuves, en les comptant parmi les divinités de la nature indispensables à la vie (*Iliade*, III, 275-283), de même que les dieux juraient par la Styx. Les parjures pouvaient être punis – et Pline l’Ancien (XXXI, 23) en fait une spécialité du mystérieux fleuve *Alces/Olachas* de Bithynie. Sacrée, l’eau qui coule est un milieu qui permet le dépassement des capacités humaines et l’interaction avec la divinité : on y pratique l’ordalie et la divination, par hydromancie ou ichthyomantie⁹³. On y installe des lieux de culte – sanctuaires et autels –, on prévoit un sacerdoce et on organise des sacrifices (non-sanglants mais aussi sanglants)⁹⁴.

Le fleuve fait pleinement partie du paysage religieux d’une contrée : le Gallos (correspondant au moderne Yalvaçbeli deresî, en Phrygie, mais aussi au Mudurnu suyu, affluent du Sangarios, en Bithynie) aurait pris son nom du

offre l’inspiration (selon les *Vies* anonymes), a été honoré par une colonne votive après la peste qui dévasta Smyrne en 165 ap. J.-C. sous Marc-Aurèle : *ISmyrna* 766 ; cf. Aelius Aristide, 48, 38.

⁹³ La mésaventure d’Achille dans les eaux du Scamandre a été interprétée comme une forme d’ordalie : Françoise BADER, « L’eau et le feu du guerrier : l’ordalie d’Achille dans le Scamandre-Xanthe », dans Gérard CAPDEVILLE (éd.), *L’eau et le feu dans les religions antiques. Actes du premier colloque international d’histoire des religions organisé par l’École Doctorale Les Mondes de l’Antiquité, Paris, 18-20 mai 1995, Université de Paris IV-Sorbonne, École Normale Supérieure, Paris, de Boccard, 2004*, p. 79-115. La croyance en la justesse de l’ordalie, remontant au moins à l’époque hittite, allait survivre jusqu’à l’arrivée du christianisme. La fonction oraculaire est mentionnée aussi dans le cas du Spercheios (Philostrate, *Vie d’Apollonios de Tyane*, 4.16). À Colophon, le prophète buvait l’eau de la source (Jamblique, *Sur les mystères*, 3, 11). Les cas d’ichthyomancie attestés en Lycie (e.g. par Pline l’Ancien, XXXI, 22 ; XXXII, 17 ; Athénée de Naucratis, VIII, 8 333d-f ; Plutarque, *Sur l’intelligence des animaux*, 976c ; Élien, *Sur la nature des animaux*, VIII, 5 ; XII, 1 ; Étienne de Byzance s.u. « Σοῦρα ») remontent eux-aussi à des pratiques hittito-anatoliennes : voir Daniela LEFÈVRE-NOVARO, Alice MOUTON, « Aux origines de l’ichthyomancie en Anatolie ancienne : sources textuelles et données archéologiques », *Anatolica*, 34, 2008, p. 7-51.

⁹⁴ Outre le culte du Spercheios mentionné *supra* n. 90, l’*Iliade* atteste l’existence d’un prêtre du Scamandre (V, 76-79), le sacrifice de taureaux et de chevaux au Scamandre (XXI, 130-132), d’un taureau à Alphée (XI, 727-732). Rappelons aussi que, selon l’*Odyssée*, on offrait à Poséidon des *trittyai* de béliers, taureaux et verrats (XI, 130-134 ; XXIII, 277-281), pratique anticipant les *suovetaurilia* organisés par les Romains pour la protection des frontières qui pouvaient correspondre à un cours d’eau, comme l’Euphrate (Tacite, *Annales*, VI, 37). Voir, dernièrement, Florian STILP, *Mariage et suovetaurilia. Étude sur le soi-disant “Autel de Domitius Ahenobarbus”*, Rome, G. Bretschneider, 2001. Bien évidemment, on pouvait adresser également des prières directes au fleuve : dans l’*Odyssée*, V, 441-453, Ulysse se présente en suppliant au fleuve-« roi » de Scheria (cf., selon le même scénario de l’arrivée du voyageur lointain, par voie de mer, au bord d’un fleuve qui l’accueille, Virgile, *Énéide*, VIII, 31sq.).

premier prêtre-eunuque de Cybèle, qui se serait castré sur ses bords. Après lui, les eunuques de la Déesse furent tous appelés « γάλλοι »⁹⁵. En contexte mythologique et historique, le lien entre une communauté et son cours d'eau se traduit directement dans des parentés mythiques ainsi que dans l'onomastique de la communauté. Les fleuves sont issus soit d'Okéanos (*Iliade*, XI, 196), soit d'Achéloös (*Iliade*, XXI, 194-197)⁹⁶, soit de Zeus (comme le Xanthe, *Iliade*, XIV, 434). Conséquence de leur fertilité, ils ont généralement une progéniture très nombreuse et sont donc intégrés dans des généalogies locales (e.g. *Iliade*, XXI, 136-151). Ainsi, le Scamandre, est présenté soit comme premier roi du pays soit comme père du premier roi, éponyme, Teukros, dont la fille épousa Dardanos, ou encore comme père de Kallirhoë, épouse d'un autre éponyme, Trôs⁹⁷. Le Scamandre est ainsi à l'origine de la famille royale troyenne et, par l'immense progéniture – reflet de sa fertilité –, un ancêtre de l'*ethnos* troyen. Il inspire d'ailleurs le surnom de celui qui aurait dû être un nouveau chef, le fils d'Hector, Astyanax Skamandrios⁹⁸.

Les récits mythiques, étiologiques ou paradoxographiques qui incluent ces généalogies font parfois état aussi de la mort de certains personnages. Or, puisque le fleuve ne signifie jamais la mort mais toujours la vie, ces disparitions ou métamorphoses marquent une nouvelle étape dans l'histoire du cours d'eau : on peut penser à Marsyas, qui a donné le nom de l'affluent du Méandre, mais aussi aux légendes tardives, moins connues, racontées par le Pseudo-Plutarque pour le Méandre même, le Pactole, le Sangarios, le Scamandre, le Thermodon, l'Euphrate et le Caïque⁹⁹. Par cette variété de destins auxquels il est lié, le fleuve permet au poète ou à l'orateur de suivre non seulement l'espace géographique, mais aussi historique et mythologique d'une communauté. Le fleuve est alors aussi source d'inspiration dans l'écriture¹⁰⁰.

⁹⁵ Voir les sources chez W. RUGE, s.u. « Gallos 1-3 », *RE*, 13, 1910, col. 674 ; J. von TISCHLER, *op. cit.*, p. 56 ; cf. R.J.A. TALBERT, *op. cit.*, map 62, 86.

⁹⁶ Pour les débats philologiques alexandrins sur ces vers, voir G.B. D'ALESSIO, *art. cit.*

⁹⁷ E.g. Diodore de Sicile, IV, 75, 1 ; Denys d'Halicarnasse, I, 62, 2 ; Pseudo-Apollodore, *Bibliothèque*, III, 139 ; voir Helmut BERVE, s.u. « Teukros 1 », *RE*, 2, 9, 1934, col. 1122-1123 ; Ernst WÜST, s.u. « Tros 1 », *RE*, 2, 13, 1939, col. 697.

⁹⁸ *Iliade*, VI, 401-403. Pour des noms historiques dérivés de l'hydronyme, voir Olivier MASSON, « Le curieux nom d'un marseillais chez Aristote : Hermokaïkoxanthos », *JS*, 1, 1985, p. 17-24.

⁹⁹ Voir W. RUGE, s.u. « Marsyas 2 », *RE*, 14, 2, 1930, col. 1985, et August BURCKHARDT, Jakob WEISS, « Marsyas 6 », *ibid.*, col. 1986-1995 ; Anne WEIS, s.u. « Marsyas 1 », *LIMC*, VI, 1, 1992, p. 366-372. Pour le traité *Sur les fleuves*, voir désormais Charles DELATTRE, *Nommer le monde. Origine des noms de fleuves, de montagnes et de ce qui s'y trouve*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2011.

¹⁰⁰ Dans le domaine latin, voir surtout Prudence J. JONES, *Reading Rivers in Roman Literature and Culture*, Lanham - New York, Boulder, Lexington Books, 2005.

Par la force de ses crues, le fleuve, force première, pouvait détruire ou, au contraire, protéger sa cité¹⁰¹. Lors d'une guerre, les envahisseurs avaient intérêt à s'attirer ses faveurs – comme celles des autres divinités du lieu –, pour le franchir, utiliser ses eaux ou éviter les déversements imprévisibles¹⁰². « Homère » qui met en scène cette liaison intime entre le Scamandre et Ilion, dans le fameux combat qui a failli faire périr Achille, avant l'intervention du feu d'Héphaïstos (*Iliade*, XXI, 233-242) :

ἼΗ, καὶ Ἀχιλλεύς μὲν δουρικλυτὸς ἔνθορε μέσσω κρημνοῦ ἀπαΐζας· ὃ δ' ἐπέσσυτο οἶδματι θύων, πάντα δ' ὄρινε ῥέεθρα κυκώμενος, ὥσε δὲ νεκροῦς πολλοὺς, οἳ ῥα κατ' αὐτὸν ἄλῃς ἔσαν, οὔς κτάν' Ἀχιλλεύς· τοὺς ἔκβαλλε θύραζε μεμικῶς ἥύτε ταῦρος χέρσον δέ· ζωοὺς δὲ σάω κατὰ καλὰ ῥέεθρα, κρύπτων ἐν δῖνῃσι βαθείησιν μεγάλῃσι. δεινὸν δ' ἄμφ' Ἀχιλλῆα κυκώμενον ἵστατο κῦμα, ᾧθει δ' ἐν σάκει πίπτων ῥόος· οὐδὲ πόδεσσιν εἴχε στήριξασθαι.	Achille, à la lance fameuse sauta d'un bond de la berge au beau milieu du fleuve, qui, gonflé et bondissant de fureur, se précipita sur lui. Soulevant pêle-mêle tout son cours, il repoussa la foule des cadavres de ceux qu'Achille avait tués et qui se trouvaient en masse partout dans ses eaux. Il les rejeta au-dehors, sur la terre ferme, beuglant comme un taureau. Les hommes encore en vie au long de son beau cours, il s'appliquait à les sauver en les cachant dans les vastes profondeurs de ses tourbillons. Une vague terrible pêle-mêle se dressa autour d'Achille. Le courant des eaux, tombant sur son bouclier, le poussait, et lui ne pouvait prendre appui sur ses pieds...
--	--

¹⁰¹ Il n'y a pas d'inventaire ou d'étude ponctuelle sur les risques liés aux fleuves dans l'histoire de l'Asie Mineure. Un exemple de ce type d'approche possible est offert pour le territoire français par Robert BEDON (éd.), *Vicinitas Aquae. La vie au bord de l'eau en Gaule romaine et dans les régions voisines*, Limoges (Caesarodunum, 41-42), Presses universitaires de Limoges, 2009.

¹⁰² Un exemple suggestif est la prise de Ninive (qui a mené à la mort de Sardanapale) avec l'intervention de l'Euphrate : Diodore de Sicile, II, 27-28. En conséquence, la bienveillance d'un cours d'eau ou de la mer envers un conquérant est vue comme le signe d'une faveur divine, de *χ'arənah*, « capacité à assurer l'abondance » chez les Iraniens : voir A. DAN, « Grecs et Perses sur les Détroits : le démon enchaîné et la démesure du Grand Roi », *AWE*, 14, 2015(d), p. 191-235. Plus généralement, pour les passages miraculeux dans l'histoire gréco-romaine, voir Jean-Luc DESNIER, *De Cyrus le Grand à Julien l'Apostat : « Le passage du fleuve ». Essai sur la légitimité du souverain*, L'Harmattan, les Belles Lettres, Paris, 1995, et *La Légitimité du prince III^e-XII^e siècles. La justice du fleuve*, Paris, L'Harmattan, 1997 ; « Les débordements du fleuve », *Latomus*, 57, 1998, p. 513-522.

Le fleuve qui défend sa cité est donc un guerrier, à voix de taureau – symbole de violence et de fécondité. Ces deux détails nous confèrent la certitude que le fleuve de Troie possédait dès l'époque de la fixation de l'épopée les principaux attributs de virilité de tout fleuve grec classique¹⁰³. Ces qualités sont révélées par le rapport étroit que le fleuve entretient avec sa communauté, reconnu aussi bien en Orient qu'en Occident. En Italie, toutefois, les conditions naturelles et les croyances développées sur place ont fait que l'on s'attachait peut-être plus qu'en Grèce à l'utilité du fleuve en tant que frontière naturelle. On représentait les fleuves lors des triomphes (et, par la suite, sur les monuments triomphaux, comme le Danube sur la Colonne Trajane) pour rappeler les lieux des exploits militaires mais aussi pour signifier la soumission envers Rome¹⁰⁴. Dans la construction de l'Asie Mineure chez Ptolémée d'Alexandrie (première table de l'Asie, fig. 3a-b) ainsi que sur les croquis dits « cartographiques » (de fait « topographiques » et « chorographiques »), remontant en partie à l'époque antique – comme les illustrations des *Notitia Dignitatum* (fig. 5a-b), la *Table de Peutinger* ou les cartes dites de Saint-Jérôme (BM 10049¹⁰⁵) –, le fleuve est avant tout une frontière. Il suggère les avantages des différents sites en matière de connectivité et de défense, tout en permettant au dessinateur de structurer sa représentation. Cette approche est à la fois profondément ancrée dans la mentalité romaine et orientée vers l'efficacité militaire et administrative. L'image de l'eau coulante qui borde un territoire, comme on la trouve dans les traités des arpenteurs, reprend l'image archétypale d'une Rome protégée par les déversements du Tibre et favorisée par le dieu-pont Janus¹⁰⁶. Elle

¹⁰³ Sur les débuts de l'iconographie grecque des dieux-fleuves, voir Max LEHNERDT, s.u. « Flußgötter », dans Wilhelm Heinrich ROSCHER (éd.), *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, 1,2, Leipzig, Teubner, 1890, col. 1487-1496 ; Ruth M. GAIS, « Some Problems of River-God Iconography », *AJA*, 82, 3, 1978, p. 355-370 ; Carina WEISS, *Griechische Flußgottheiten in vorhellenistischer Zeit*, Würzburg, K. Triltsch, 1984, et s.u. « Fluvii », *LIMC*, 4, 1988, p. 139-148 ; aussi *supra* n. 36.

¹⁰⁴ Voir, entre autres, Fred S. KLEINER, « The Trophy on the Bridge and the Roman Triumph over Nature », *AC*, 60, 1991, p. 182-192 ; Ida ÖSTENBERG, « Demonstrating the Conquest of the World. The procession of peoples and rivers on the shield of Aeneas and the triple triumph of Octavian in 29 BC (*Aen.* 8, 722-728) », *Opuscula Romana*, 24, 1999, p. 155-162. Plus généralement, N. PURCELL, « Rivers and the Geography of Power », *Pallas*, 90, 2012, p. 373-387 ; B. CAMPBELL, *op. cit.*, p. 369-388.

¹⁰⁵ Ces cartes ont été dernièrement étudiées par Paul Dean A. Harvey, *Medieval Maps of the Holy Land*, Londres, The British Library, 2012.

¹⁰⁶ Pour les fleuves des arpenteurs, voir l'article de Jean-Yves Guillaumin dans ce volume ; pour Janus, Louis Adams HOLLAND, *Janus and the Bridge*, Rome, American Academy in Rome, 1961, qui reste séduisant, malgré l'avancement des connaissances grâce à la géomorphologie et aux études historiques. De manière générale, pour le cours d'eau comme *limes*, voir Pol TROUSSET, « La notion de *ripa* et les frontières de l'empire », dans Fr. PIQUET (éd.), *op. cit.*, p. 141-152 ; David BRAUND, « River Frontiers

justifie aussi la construction d'un empire-île par excellence, équivalent à l'*orbis terrarum*. En son sein, les terres sont connues, domptées, exploitées et expliquées par leurs limites fluviales¹⁰⁷. L'image du fleuve-frontière est donc cohérente et complémentaire à l'approche grecque d'un fleuve vu de l'intérieur et loué en tant que maître d'un pays dont il assure la félicité. Les deux visions, également partagées à l'époque romaine, convergent sur une définition du fleuve comme symbole identitaire de choix pour les cités antiques, en même temps axe et frontière.

III-Axes et frontières – symboles identitaires, lieux de mémoires

Ces deux aspects des fleuves se retrouvent dans une des plus anciennes descriptions de l'ensemble du monde connu, centré sur la Troade – le catalogue des fleuves dans la *Théogonie* d'Hésiode (337-345) :

in the Environmental Psychology of the Roman World », dans D. Kennedy (éd.), *The Roman Army in the East*, Ann Arbor (*JRA suppl.*, 18), Journal Roman Archaeology, 1996, p. 43-47 ; B. CAMPBELL, *op. cit.*

¹⁰⁷ La construction de la Gaule par César et les descriptions de la Germanie par Tacite sont des preuves bien connues : voir, *e.g.*, J.-Y. GUILLAUMIN, « Les *flumina* chez César », *Latomus*, 46, 4, 1987, p. 755-761 ; R. POIGNAULT, « Les fleuves dans le récit militaire taciteen », *Latomus*, 60, 2, 2001, p. 414-432. Entre les deux, Strabon (II, 5, 17) conceptualise le fleuve comme frontière dans l'écriture d'une géographie à but politique et militaire : *cf.* Patrick Counillon dans le présent volume. Nous avons traité de l'invention du Danube comme frontière septentrionale dans « Between the Euxine and the Adriatic Seas: ancient representations of the Ister (Danube River) and the Haemus (Balkan mountains) as frames of modern south-eastern Europe », dans Gocha R. TSETSKHLADZE, Alexandru AVRAM, James HARGRAVE (éd.), *The Danubian Lands between the Black, Aegean and Adriatic Seas (7th Century BC - 10th Century AD). Proceedings of the Fifth International Congress on Black Sea Antiquities (Belgrade, 17-21 September 2013)*, Oxford, Archaeopress, 2015(e), p. 131-150 (avec bibliographie). Pour l'Euphrate et l'invention romaine de l'Asie Mineure, telle qu'on la retrouve dans la géographie moderne, voir *supra* n.22.

Τηθύς δ' Ὀκεανῷ ποταμούς τέκε δινήεντας, Νεῖλόν τ' Ἀλφειόν τε καὶ Ἠριδανὸν βαθυδίνην, Στρυμόνα Μαίανδρόν τε καὶ Ἴστρον καλλιέεθρον Φᾶσιν τε Ῥῆσόν τ' Ἀχελϝόν τ' ἀργυροδίνην Νέσσόν τε Ῥοδίον θ' Ἀλιάκμονά θ' Ἑπτάπορόν τε Γρήνικόν τε καὶ Αἴσιπον θεῖόν τε Σιμοῦντα Πηνειόν τε καὶ Ἑρμον ἑυρρείτην τε Καίκον Σαγγάριόν τε μέγαν Λάδωνά τε Παρθενίον τε Εὐήνόν τε καὶ Ἀλδῆσκον θεῖόν τε Σκάμανδρον.	Téthys pour Océan enfanta les fleuves tournoyants, Nil et Alphée et Éridan aux eaux profondes, Strymon et Méandre et Istros dont le cours est beau, Phase et Rhêso et Achélôios qui roule l'argent Nessos et Rhodios et Haliakmôn et Heptaporos Grênikos et Aisêpos et le divin Simoïs Pénée et Hermos et le Caïque qui coule bien Sangarios et le grand Ladôn et Parthénios Et Euênos et Aldêskos et le divin Scamandre.
---	--

Comment comprendre cette liste qui n'offre, en apparence, aucun indice sur la structuration mentale de l'espace ækouménique chez l'aède qui l'aurait fixée dans ce texte ? Dans cette réflexion, il est, certes, difficile d'aller plus loin que les incontournables « contrainte métrique » et « géographie ionienne » en fonction desquelles l'aède aurait composé ces hexamètres. Il y a au moins une certitude¹⁰⁸ : ce catalogue comprend les plus grands cours d'eau, situés aux confins de l'ækoumène archaïque. Martin L. West avait relevé la présence du Nil, du Phase et de l'Éridan. Si l'on suit ce jugement, il faudrait y ajouter au moins l'Istros, en référence à l'opposition Nord-Sud, Éthiopiens/ Thraces-Scythes. Sans doute, l'Istros aurait-il pu être perçu même en dehors de l'école milésienne (cf. Hérodote, II, 26) comme correspondant septentrional, symétrique du Nil. Le Phase et l'Éridan représentent le terme oriental du voyage des Argonautes (cf. Hésiode fr. 241 MerkelbachWest = 252 Most *apud Scholia in Apol. Rhod.*, IV, 259, p. 273-274 Wendel) et la source occidentale de l'ambre hyperboréen (cf. Hésiode fr. 150.23 MerkelbachWest). Leur mention complète un schéma du monde à quatre repères, ou, si un anachronisme nous est permis, à quatre points cardinaux¹⁰⁹.

¹⁰⁸ Voir Friedrich GISINGER, « Zur Geographie bei Hesiod », *RhM*, 78, 1929, p. 315-328 ; *contra* M.L. WEST, *Hesiod Theogony*, Oxford, Clarendon Press, 1966, p. 259-266 ; cf. M.L. WEST, « The Date of the Iliad », *MH*, 53, 1995, p. 203-219.

¹⁰⁹ Ces fleuves peuvent donc être vus, dans ce contexte poétique, comme une alternative à l'indication des directions par les noms des vents Euros, Notos et Zéphyr (cf. *Iliade*, II, 144148 ; *Odyssée*, V, 295, etc.), auxquels s'ajoute Borée (en association avec Zéphyr, cf. *Iliade*, XXIII, 194-195), ou encore par les levers et des couchers solaires d'hiver

La liste des quatre grands fleuves des marges apparaît toutefois interpolée par les références aux fleuves du cœur du monde égéen. Elle est aussi suivie, de manière quelque peu surprenante, d'une liste de fleuves de la Troade. De fait, on peut lire le catalogue hésiodique des fleuves comme un bricolage de plusieurs listes – deux catalogues composites (l'un pour les grands fleuves du centre et des confins, l'autre pour le cœur troyen du monde grec) qui contiennent, à leur tour, sept segments itinéraires « régionaux » (fig. 6) :

Hydronyme	Région identifiée	Catalogue composite	Itinéraire
Nil	Sud	A = monde	1
Alphée	Ouest/centre (Olympie) – Nord-Est (Bithynie)	A	1
Éridan	Nord-Ouest	A	1
Strymon	Nord	A	1
Méandre	Est/centre (Ionie)	A	1
Istros	Nord	A	1 – 2
Phase	Nord-Est	A	1 – 2
Rhêsos	Troade – Bithynie	B = Troade	3
Achélo(i)os	Troade – Acarnanie	B	3
Ness<t>os	Thrace	B	3
Rhodos	Troade	B	3 – 4
Haliakmôn	Macédoine – Péloponnèse	B	3 – 4
Heptaporos	Troade	B	5
Grênikos	Troade	B	5
Aisêpos	Troade	B	5
Simois	Troade	B	5
Pénée	Péloponnèse – Thessalie	B	6
Hermos	Éolide	B	6
Caïque	Éolide	B	6
Sangarios	Bithynie	B	7 – 8
Ladôn	Bithynie – Péloponnèse – Béotie	B	7 – 8
Parthénios	Bithynie	B	7 – 8
Euênos	Troade – Étolie	B	8
Aldêskos	Troade ? – Nord	B	8
Scamandre	Troade – Béotie	B	8

et d'été : cf. Alain BALLABRIGA, *Le Soleil et le Tartare, l'image mythique du monde en Grèce archaïque*, Paris, Édition de l'École des hautes études en sciences sociales, 1986, et *Les Fictions d'Homère. L'invention mythologique et cosmographique dans l'Odyssée*, Paris, Presses universitaires de France, 1998. Nous aurions donc à faire à un itinéraire orienté exclusivement en fonction des repères terrestres.

Nous proposons d'y identifier plusieurs séquences d'hydronymes qui font sens, si l'on suit des périple mentaux le long des côtes de la Méditerranée orientale. Nous reconnaissons toutefois que ces itinéraires, d'origines différentes, se superposent ou s'imbriquent. Tout d'abord, on peut imaginer un certain circuit du monde, partant du Nil – comme terme méridional certain, à valeur mythique ou réelle¹¹⁰ –, remontant vers l'Alphée¹¹¹, ensuite vers le mythique Éridan¹¹², tourner

¹¹⁰ Sur le nom du Nil dans les sources gréco-romaines, voir Ernst HONIGMANN, s.u. « Nil », *RE*, 33, 1936, col. 555-566, et la synthèse littéraire de Brigitte POSTL, *Die Bedeutung des Nil in der römischen Literatur. Mit besonderer Berücksichtigung der wichtigsten griechischen Autoren*, Vienne (*Dissertationen der Universität Wien*, 40), Notring, 1970 et *supra* n. 78. Il est intéressant de signaler que le raisonnement de l'antériorité d'« Homère » par rapport à « Hésiode » sur la base de ces hydronymes apparaît déjà chez le scholiaste hésiodique *ad loc.* : « Νεῖλόν τ' : ἐκ τούτου φαίνεται Ἡσίοδος Ὁμήρου νεώτερος· καὶ γὰρ Ὁμήρος (δ 477, 581; ξ 258; ρ 427) Αἴγυπτον καλεῖ τὸν Νεῖλον ». Pour l'état moderne des connaissances, voir Werner VYČICHL, « Neilos, Nilus, Bahr en Nil. Woher kommt die Bezeichnung „Nil“? », *RSO*, 32, 1957, p. 279-281, et Ulrich LUFT, « NEIAOΣ : eine Anmerkung zur kulturellen Begegnung der Griechen mit den Ägyptern », dans U. LUFT (éd.), *The Intellectual Heritage of Egypt: Studies presented to László Kákósy... on the occasion of his 60th birthday*, Budapest, ELTE, 1992, p. 403-410.

¹¹¹ Pour les mentions antiques, voir G. HIRSCHFELD, s.u. « Alpheios 1 », *RE*, 1, 1893, col. 1630-1631, et s.u. « Alpheios 2 », *ibid.*, col. 1631-1636 ; Olga PALAGIA, s.u. « Alpheios », *LIMC*, 1, 1, 1981, p. 576-578 ; Jennifer NIMMO SMITH, « The River Alpheus in Greek, Christian and Byzantine Thought », *Byzantion*, 74, 2, 2004, p. 416-432.

¹¹² Pour les occurrences et les différentes équivalences de l'Éridan, voir Jakob ESCHER, s.u. « Eridanos 14 », *RE*, 11, 1907, col. 446-448 ; E. SIMON, s.u. « Eridanos 1-2 », *LIMC*, 3, 1, 1986, p. 821-823, et l'ultime publication de A. PERETTI, *Dall'Eridano di Esiodo al Retrone vicentino : studio su un idronimo erratico*, Pise, Giardini, 1994, p. 25 et suiv., 118-147, qui explique les hésitations préalexandrines dans l'identification de l'Éridan par l'existence de plusieurs voies commerciales le long des fleuves du Nord-Ouest. Voir aussi Jacqueline VONS, « À propos de l'Éridan et de l'ambre. Géographie mythique et réflexion critique chez les auteurs anciens », *Caesarodunum*, 33-34, 1999-2000, p. 577-597 ; Riccardo Di DONATO, *Geografia e storia della letteratura greca arcaica. Contributi a una antropologia storica del mondo antico*, Milan, La nuova Italia, 2001, p. 241 et suiv. ; Xavier DELAMARRE, « Ἐριδανός le fleuve de l'Ouest », *EC*, 36, 2008, p. 75-77. Malgré l'identification probable du scholiaste avec un fleuve celtique (« Ἐριδανός δὲ ποταμός Κελτῶν »), les Modernes ont raison de présenter ce fleuve hésiodique comme un fleuve à moitié mythique, que le barde hésiodique et son public ne pouvaient sans doute pas situer sur une carte mentale plus précisément que vers le couchant d'été (qu'il s'agisse, peut-être, du Pô [?], cf. Phérécyde 3 F74 *apud* Hygin 154, ou du Rhône [?], cf. Eschyle, Ἡλιάδης fr. 73 Nauck² = 107a Mette *apud* Plin l'Ancien, XXXVII, 3132). Il convient cependant de rappeler que ces identifications pourraient appartenir seulement aux sources romaines, de la tradition indirecte, et que pour les auteurs du V^e siècle l'Éridan avait encore une composante mythique (par exemple chez Euripide, *Hippolyte*, 735-741 ; cf. aussi l'incrédulité d'Hérodote, III, 115 et, plus tard, de Strabon, V, 1, 9). Il

vers le septentrional Strymon¹¹³ et achever ce périple à l'extrémité orientale de l'Égée du Nord, sur le Méandre milésien¹¹⁴. Cette succession pourrait présenter également une cohérence mythique, voire religieuse, dans la mesure où, à titre d'hypothèse, on pourrait associer l'Alphée olympien avec Zeus, l'Éridan des Héliades ou des Hyperboréens avec Apollon, le Strymon des guerriers thraces avec Arès et le Méandre avec Athéna, adorée dans les grandes villes de son embouchure. Un deuxième segment semble réunir l'Istros et le Phase, en tant que deux repères du grand Nord, extrémités occidentale et orientale du bassin pontique : il s'agirait d'un appendice du premier itinéraire mental, qui complèterait un circuit sur la périphérie intérieure du monde ionien archaïque, de l'Égypte jusqu'au Phase (que l'on croyait d'ailleurs avoir été colonisé par les Égyptiens, à travers l'isthme syrien-leucosyrien).

Le troisième segment pose le problème de l'ambiguïté de l'Achéloï(i)os « qui roule l'argent » : s'agit-il, comme on le croit généralement, du grand fleuve d'Épire-Acarnanie (qui a retrouvé à l'époque moderne son nom ancien) ou d'une petite rivière de Troade-Phrygie, connue dans la tradition homérique (cf. *Iliade*, XXIV, 614-617)¹¹⁵ ? L'épithète ne nous aide guère, en raison de son caractère formulaire dans la poésie épique orale. Pourtant, elle n'est pas fautive, si l'on pense à la présence des mines d'argent en Troade¹¹⁶. Nous croyons que dans une phase initiale de la composition de ce catalogue, cet Achéloï(i)os était le fleuve homérique : on aurait ainsi une nouvelle succession de fleuves du

est néanmoins vraisemblable que le poète identifiait ici l'Ἠριδανός avec le fleuve des larmes en ambre des Héliades, du moins, si l'on est adepte d'une vision « unitarienne » du corpus hésiodique et si l'on accepte une certaine communauté d'idées entre la *Théogonie* et la *Périégèse du monde* du *Catalogue hésiodique des femmes*.

¹¹³ Cf. les sources littéraires chez E. OBERHUMMER, s.u. « Strymon 1 », *RE*, 2, 7, 1931, col. 390-393, et s.u. « Strymon 2 », col. 393-394 ; C. WEISS, s.u. « Strymon », *LIMC*, 7, 1, 1994, p. 814-817.

¹¹⁴ Les sources littéraires sont réunies chez W. RUGE, s.u. « Maiandros 1 », *RE*, 27, 1928, col. 535-540, J. von TISCHLER, *op. cit.*, p. 93-94, et R. VOLKKOMMER, s.u. « Maiandros », *LIMC*, 6, 1, 1992, p. 338-340 ; récemment, voir Johannes ENGELS, « Der verklagte Flußgott Mäander », *Historia*, 51, 2002, p. 192-205, et P. THONEMANN, *op. cit.*

¹¹⁵ Cf. *supra* n. 133, et, pour l'Achéloös de Troade en particulier, J. von TISCHLER, *op. cit.*, p. 20.

¹¹⁶ Cf. A. DAN, « From Imagined Ethnographies to Invented Ethnicities : the Homeric Halizones », *OT*, 11, 2012-2013, p. 33-72, avec bibliographie.

Nord thraco-phrygien, descendant du Rhêsos¹¹⁷, sur ce modeste Achêlô(i)os, jusqu'au grand fleuve thrace Nestos¹¹⁸.

On revient en Troade, au Rhodios d'Homère¹¹⁹, dans un quatrième segment, parallèle au précédent, et on remonte en Macédoine vers le Haliakmôn, à l'ouest de la Thrace égéenne (à moins que ce Haliakmône ne soit l'ancien nom de l'Inachos argien)¹²⁰.

¹¹⁷ Bernard ECK, « Voyageurs grecs et exploration de la mer Noire », dans Hervé DUCHÊNE (éd.), *Voyageurs et antiquité classique*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2003, p. 23-50 (p. 31-32), a raison d'attirer l'attention sur la faute d'Otar Lordkipanidze qui faisait couler le Rhêsos en Colchide (cf., e.g., « La Geste des Argonautes dans les premières épopées grecques sous l'angle des premiers contacts du monde grec avec le littoral pontique », dans O. LORDKIPANIDZE, Pierre LÉVÊQUE [éd.], *Sur les traces des Argonautes. Actes du 6^e Symposium de Vani, 22-29 septembre 1990*, Paris, Les Belles Lettres, 1996, p. 21-46 [p. 41 n.112], le rapprochant de l'affluent non identifié du Phasis mentionné par le Ps.Scylax, 81, sous le nom de Ῥῆς ποταμός). Malgré le désordre géographique du catalogue des fleuves hésiodique, il ne fait guère de doute que le poète faisait allusion au fleuve de la Troade (peut-être le moderne Karaatlı Çay, d'après Heinrich Kiepert, suivi par L. BÜRCHNER, s.u. « Ῥῆσός 4 », *RE*, 2, 1, 1914, col. 630-631 ; cf. *Scholia in Hesiodum ad loc.* et Strabon, XIII, 1, 21 et 44) ou, du moins, au Rhébas-moderne Riva deresi de Bithynie. L'hydronyme a pu disparaître de la géographie réelle avant l'époque hellénistique, car Démétrios de Skepsis (fr. 31a-b-c Gaede *apud Scholia ad Iliadem*, XII, 20 ; cf. Plinie l'Ancien, V, 124) remarque son absence et le rapproche du Rhoëitès. Cependant, Asklépiadès de Myrléa, auteur de *Bithyniaca* au I^{er} siècle av. J.-C., semble le connaître, car il fait le lien entre l'hydronyme et le roi thrace (fr. 1b Müller *FHG apud Parthénios de Nicée, Récits d'amour*, 36). Pour l'étymologie thrace, voir Dimitri DETSCHEW, *Die thrakischen Sprachreste*, Vienne, R.M. Rohrer, 1957, s.u. « Ῥῆσκον » ; J. von TISCHLER, *op. cit.*, p. 124-125.

¹¹⁸ Moderne Mesta. Les sources sont inventoriées chez Karl KEYSSNER, s.u. « Nessos/Nestos 1 », *RE*, 17, 1, 1936, col. 80-81 ; E. OBERHUMMER, s.u. « Nestos 2 », *RE*, 17, 1, 1936, col. 138-139.

¹¹⁹ Les sources sont inventoriées chez L. BÜRCHNER, s.u. « Ῥοδῖος 2 », *RE*, 2, 1, 1914, col. 956 ; J. von TISCHLER, *op. cit.*, p. 126.

¹²⁰ Cf. Felix BÖLTE, s.u. « Haliakmon », *RE*, 7, 1912, col. 2241 ; Eduard MEYER, s.u. « Haliakmon 2 », *RE Suppl.*, 11, 1968, col. 674-676 ; J. von TISCHLER, *op. cit.*, p. 126, et, dernièrement, Robert Malcom ERRINGTON, s.u. « Haliacmon », *BNP*, Brill Online 2009 (vu en avril 2012) : <http://referenceworks.brillonline.com/entries/brill-s-new-paully/haliacmon-e501950?s.num=47>

Le cinquième segment, complètement distinct, ne pose guère de problème particulier. Les fleuves Heptaporos¹²¹, Grênikos¹²², Aisêpos¹²³, Simo(e)is¹²⁴, auxquels on ajoute même les précédents Rhodios et Rhêsos, ainsi que le Scamandre (car il serait difficile de croire qu'il s'agirait, dans une première phase de l'élaboration du catalogue, du Scamandre-Inachos béotien, moderne Bizakos)¹²⁵ apparaissent regroupés également chez « Homère » :

Homère (<i>Iliade</i> , XII, 19-22)	Hésiode, <i>Théogonie</i> , 340-345
...ὄσσοι ἅπ' Ἰδαίων ὀρέων ἄλλα δὲ προρέουσι, Ῥῆσός θ' Ἐπτάπορος τε Κάρησός τε Ῥοδῖος τε Γρήνικός τε καὶ Αἴσηπος δῖός τε Σκάμανδρος καὶ Σιμόεις...	Φᾶσιν τε Ῥῆσόν τ' Ἀχελῷόν τ' ἄργυροδίνην Νέσσόν τε Ῥοδίον θ' Ἀλιάκμονά θ' Ἐπτάπορόν τε Γρήνικόν τε καὶ Αἴσηπον θεῖόν τε Σιμοῦντα Πηνειόν τε καὶ Ἑρμιον ἑυρρείτην τε Καίικον Σαγγάριόν τε μέγαν Λάδωνά τε Παρθενιόν τε Εὐηνόν τε καὶ Ἀλδῆσκον θεῖόν τε Σκάμανδρον.

Bien que dans l'Antiquité classique l'identification de ces fleuves était problématique et que Pline l'Ancien ait même déclaré qu'il fallait renoncer à jamais à les retrouver, on comprend aujourd'hui (fig. 7) que l'aède homérique a esquissé l'espace entre le mont Ida et l'Hellespont par quatre paires de cours d'eau, croisés sur une direction Sud-Ouest/Nord-Est. Le contenu est presque identique chez Hésiode. Cela ne signifie cependant pas que le barde qui a mis en forme cette séquence reprenait le catalogue homérique. De fait, il semble avoir été lui-même au courant de la disposition du réseau hydrographique de la Troade

¹²¹ Le « fleuve qui coule par sept bouches » est identifié avec le Kirkgeçit (« aux quarante gués »), affluent du Granique. Les sources sont inventoriées chez L. BÜRNCHNER, s.u. « Heptaporos », *RE*, 15, 1912, col. 369 ; J. von TISCHLER, *op. cit.*, p. 61.

¹²² Les sources sont inventoriées chez L. BÜRNCHNER, s.u. « Granikos 1-3 », *RE*, 7, 1912, col. 1813-1815 ; J. von TISCHLER, *op. cit.*, p. 58-59.

¹²³ Les sources sont inventoriées chez G. HIRSCHFELD, s.u. « Aisepos », *RE*, 1, 1894, col. 1085 ; Herbert A. CAHN, s.u. « Aisepos », *LIMC*, 1, 1, 1981, p. 412 ; J. von TISCHLER, *op. cit.*, p. 22.

¹²⁴ Moderne Dümrek Su. Les sources sont inventoriées chez L. BÜRNCHNER, s.u. « Simoeis 1 », *RE*, 2, 5, 1927, col. 161 ; J. von TISCHLER, *op. cit.*, p. 135 ; cf. Günther NEUMANN, « Zwei altgriechische Flußnamen in der Troas », *Historische Sprachforschung / Historical Linguistics*, 112, 2, 1999, p. 273-278 (p. 273-276) ; pour la géographie historique, J.M. COOK, *op. cit.*, p. 61-67.

¹²⁵ Voir la bibliographie citée *supra* n. 88, et Fritz GEYER, s.u. « Skamandros 2 », *RE*, 2, 5, 1927, col. 434.

ou de constructions mentales qui privilégiaient des représentations structurées selon l'importance des cours d'eau. Seul le couple Grênikos – Aisêpos apparaît à la fois dans l'*Illiade* et la *Théogonie* ; le Heptaporos et le Simoeis les encadrent chez Hésiode, ce qui peut correspondre à leur statut d'affluents¹²⁶. Le Karêsos-Kocabaş çayı, affluent de l'Aisêpos, est oublié en faveur d'Achélo(i)os, plus suggestif grâce à son très célèbre homonyme de la Grèce propre.

Le sixième segment est complexe : convient-il d'identifier le Pénée avec le fleuve péloponnésien (qui a le même nom aujourd'hui) ou avec celui de Thessalie¹²⁷ ? L'homonymie entre les fleuves de la Grèce centrale et ceux du Péloponnèse a toujours été source d'inspiration pour poètes et logographes qui cherchaient à prouver la parenté des communautés grecques¹²⁸. Comme la succession Hermos¹²⁹-Caïque¹³⁰ renvoie à l'Éolide micrasiatique, nous sommes tentée de penser ici au Pénée thessalien et, éventuellement, à une tradition éolienne (dans l'espace réel ou mythologique, voire dans une généalogie mythique) ; mais cela reste hypothétique.

À la suite du Sangarios, qui commence un nouveau segment, vient le « grand » Ladôn, qui pourrait être soit l'affluent de l'Alphée en Arcadie, soit l'affluent du Pénée en Élide, soit l'Isménos béotien (chez Pausanias, IX, 10, 6) soit – malgré son épithète formulaire – le modeste fleuve paphlagonien de l'ancienne ville de Tieion (moderne Devrek Çayı), affluent du Billaios (moderne Filyos Çayı), sur lequel Louis Robert a attiré l'attention¹³¹. Aussi

¹²⁶ Pline l'Ancien, V, 124 : « *ceteri Homero celebrati, Rhesus, Heptaporus, Caresus, Rhodius, vestigia non habent* ». Cf. Bernhard HERZHOFF, « Der Flußkatalog der Ilias (M 20-23) - ältestes literarisches Beispiel geometrischer Raumerfassung ? », dans Jochen ALTHOFF, Sabine FÖLLINGER, Georg WÖHRLE (éd.), *Antike Naturwissenschaft und ihre Rezeption* 18, Trier, Wissenschaftlicher Verlag Trier, 2008, p. 101-138.

¹²⁷ Cf. les sources chez E. MEYER, s.u. « Peneios 1 », *RE*, 37, 1937, col. 457-458, et Friedrich STÄHLIN, s.u. « Peneios 2 », col. 458-459 ; Katerini LIAMPI, s.u. « Peneios », *LIMC*, 8, 1, 1997, p. 953-954.

¹²⁸ L'exemple le plus célèbre, qui fut rattaché aussi à la Phrygie et à mer Noire, est celui de l'Asôpos et ses Asôpides, que nous avons traité dans A. Dan, *art. cit.*, n. 35.

¹²⁹ Cf. les sources chez L. BÜRCHNER, s.u. « Hermos 2 », *RE*, 15, 1912, col. 903-904 ; J. von TISCHLER, *op. cit.*, p. 61-62 ; H.A. CAHN, s.u. « Hermos », *LIMC*, 5, 1, 1990, p. 390-391 ; Hans KALETSCH, s.u. « Hermos 2 », *BNP*, Brill Online 2006 (<http://referenceworks.brillonline.com.janus.biu.sorbonne.fr/entries/der-neue-pauly/hermos-e510900>, vu en avril 2012).

¹³⁰ Voir J. von TISCHLER, *op. cit.*, p. 68 ; Elmar SCHWERTHEIM, s.u. « Kaïkos 1 », et Reto ZINGG, s.u. « Kaïkos 2 », *BNP*, Brill Online 2009 (<http://referenceworks.brillonline.com.janus.biu.sorbonne.fr/entries/der-neue-pauly/kaikos-e605160#e605170>, vu en avril 2009).

¹³¹ À travers l'*Asie Mineure. Poètes et prosateurs, monnaies grecques, voyageurs et géographie*, Paris, École française de Rome, de Boccard, 1980, p. 189-190. Pour les autres fleuves Ladôn (d'Arcadie, d'Élide et de Béotie respectivement), voir Erich PIESKE, s.u. « Ladon 2-4 », *RE*, 23, 1924, col. 383-385.

surprenant que cela puisse paraître, nous pensons que la succession initiale des fleuves a été pensée en contexte micrasiatique ou par un auteur familier avec l'Asie Mineure. Ce dernier aurait alors pris en compte le Ladôn proche du Sangarios (moderne Sakarya) et du Parthénios (moderne Bartın Su). Cette hypothèse nous permet de redécouvrir la cohérence du catalogue nord-ouest asiatique, qui associait les fleuves de la Troade-Bithynie aux fleuves de Mysie-Éolide-Ionie – l'Hermos, le Caïque, l'Euénos (Havran Çayı, à moins qu'il ne s'agisse de l'homonyme sud-étolien)¹³². En même temps, pour le récepteur qui aurait reconnu dans ce même catalogue surtout les hydronymes ouest-égéens, l'homonymie entre les affluents de l'Alphée et du Pénée faisait du même Ladôn une clé de voûte non seulement dans la construction de l'espace micrasiatique, mais aussi de la Grèce péninsulaire, entre l'Arcadie et l'Étolie. La mention de l'Euénos confirme la possibilité de cette double interprétation.

Reste, avant le Scamandre (troyen plutôt que béotien), le mystérieux Aldêskos, que l'on rapproche généralement d'un fleuve hyperboréen¹³³, mais dont le nom est parfaitement traduisible en grec en tant que « celui qui croît » (cf. « ἄλδω / ἀλδήσω »)¹³⁴. L'étymologie pourrait indiquer l'existence dans l'Antiquité d'autres cours d'eau mineurs avec le même nom ou la transformation d'une épithète d'une rivière en hydronyme, dans le formulaire épique. En fonction de son identification antique, on aurait ici un huitième et dernier segment à trois cours d'eau nord-ouest asiatiques.

Le catalogue des fleuves de la *Théogonie* apparaît comme un « collage » de séries d'hydronymes organisées selon des critères hodologiques (d'itinéraires), qui ont pu être fixés en hexamètres, à partir d'un fond commun de formules épiques, avant la mise par écrit de la *Théogonie*. On comprend ainsi pourquoi le catalogue n'est pas un choix ordonné des plus importants fleuves égéens,

¹³² Cf. les sources chez L. BÜCHNER, s.u. « Euenos 2 », *RE*, 11, 1907, col. 974 ; J. von TISCHLER, *op. cit.*, p. 52-53.

¹³³ Par l'identification avec un fleuve scythe, lui-même méconnu mais situé par Denys le Périégète entre le Borysthène et le Pantikapès (311-320, les scholies et Eustathe *ad loc.*). La variante « Ardêskos » est connue également des scholiastes d'Hésiode (*ad Theog.* 338), des grammairiens (Hérodien, *De prosodia catholica*, vol. III.1 Lentz, p. 151, 153 = Arcadius d'Antioche, *Sur les accents*, p. 57, 58 Schmidt) et des traducteurs latins de Denys le Périégète (Aviénus, *Description de la terre*, 450 ; Priscien, *Périégèse*, 306). Sans pouvoir proposer une identification, dans son édition de la *Théogonie*, M.L. West retrouve un parallèle dans le nom indiqué par Hérodote IV, 92 pour un affluent du Hébrois, Ἀρτησκόξ. D. DETSCHEW, *op. cit.*, s.u. « Ἀρτισκόξ », propose également un rapprochement exclusivement linguistique avec l'hydronyme « Ἀρτάνη », qui désigne à la fois une rivière bithynienne (Ps.Scylax 92) et un affluent de l'Istros (Hérodote, IV, 49).

¹³⁴ Comme le ressent d'ailleurs même Denys (lorsqu'il fait « croître » l'ambroisie sur les bords de ce fleuve) et comme l'explique son commentateur Eustathe (*Commentaire à l'Iliade*, VIII, 405, vol. II p. 606 et *Commentaire à l'Odyssée*, XVIII, 70, vol. II p. 168 Van der Valk).

bien que les efforts pour le rendre unitaire, aussi bien du point de vue est- que du point de vue ouest-égéen sont saisissables. Si notre hypothèse est juste, dans un contexte micrasiatique, on aurait mis ensemble un catalogue de grands fleuves, qui incluaient les marges du monde qu'Éoliens et Ioniens fréquentaient dans leur aventure coloniale archaïque : l'Égypte, l'Occident, la mer Noire. Il y avait aussi le domaine thrace, avec lequel ils entretenaient des échanges économiques et culturels particulièrement étroits. Il ne manquait pas Alphée, le fleuve d'Olympie, dont le nom pouvait en même temps faire penser à un fleuve bithynien. Ce circuit partait de l'extrême Sud vers l'Ouest se dirigeait ensuite vers le Nord et finissait dans l'extrême Est, avant l'Océan. On lui a rattaché un deuxième catalogue, restreint aux fleuves nord-ouest anatoliens : l'articulation est faite par la mention du Rhêsos, qui peut être identifié avec le fleuve de Troade mais aussi avec le Rhébas, dernier fleuve pontique sur la côte asiatique avant l'entrée dans le Bosphore thrace. Par la suite, du Nestos thrace on va vers le cœur de la Troade, que l'on contourne par l'Éolide et par la Bithynie, avant de retourner dans la région de Troie.

Thessaliens, Béotiens, Éoliens et Arcadiens se sont sans doute appropriés ce catalogue grâce à la présence d'homonymes qu'ils pouvaient interpréter comme allusions à leur propre identité spatiale. La biographie même d'Hésiode et de son père, qui a quitté Kymè pour Askra, serait un écho de ces transferts entre l'Éolide et la Thessalie-Béotie. L'Alphée et le Pénée offraient deux ancrages solides en Grèce propre. L'Achéloï(i)os, le Haliakmôn, le Ladôn, l'Euênos et même le Scamandre pouvaient correspondre à des cours ouest-égéens. On peut donc imaginer que des textes poétiques ont été importés d'Éolide ou d'Ionie au centre de la péninsule balkanique et ensuite diffusés dans le monde grec. À leur écoute, le public pouvait y retrouver le fleuve avec lequel il était le plus familier, soit par la connaissance personnelle des espaces et des peuples qui y étaient associés, soit par les mythes qui se déroulaient au bord de certains cours d'eau ou qui faisaient intervenir, dans les généalogies ou dans les narrations, des dieux-fleuves.

Le fleuve, symbole identitaire d'une communauté qu'il structure et protège, est ici un espace littéraire, que chaque poète et public recompose à partir de ses propres savoirs. On a déjà remarqué que le paysage des poèmes homériques est composite, faits d'éléments que les bardes anonymes ont pu percevoir ou imaginer à différents endroits et moments¹³⁵. Dans le cas des catalogues, l'espace est réduit aux noms – de peuples dans le deuxième chant de l'*Iliade*, d'îles et de cités dans un *Hymne à Apollon*, de fleuves, pour les vers qui nous ont intéressés ici – et aux relations sémantiques et syntactiques d'entre eux. Pour

¹³⁵ Voir en particulier Chr. ULF, « Zur Hybridität von Homers Ilias, oder : Wie die Ilias von Troia nach Ilion kam », dans Robert ROLLINGER, Birgit GUFLER, Martin LANG, Irene MADREITER (éd.), *Interkulturalität in der Alten Welt*, Wiesbaden, O. Harrassowitz, 2010, p. 283-322.

des raisons mnémotechniques, les compositeurs oraux essayaient de suivre des cartes mentales et situaient ces noms sur des trajets imaginaires. Les noms en eux-mêmes y sont plus que de simples repères spatiaux : ils sont des lieux de mémoire littéraires, qui déclenchent dans l'esprit de l'auditoire des analogies avec d'autres mythes. Leur contenu est donc particulièrement flexible. Un barde de talent aurait su choisir les plus suggestifs et créer des cartes compréhensibles au « sens commun » du public devant lequel il se présentait.

Qu'est-ce qu'un fleuve pour un ancien habitant de l'Asie Mineure ? Sans nul doute, un principe actif car source de vie. Au-delà, les réponses pouvaient varier, selon l'origine ethnique ou culturelle, qu'elle soit anatolienne, iranienne, thrace ou grecque et romaine, des Micrasiatiques. Les sources préservées jusqu'à nous sont partielles et hétérogènes. Elles nous obligent à donner une place prépondérante à la perspective grecque. Le fleuve qu'on a donc tenté de définir dans ces pages est, avant tout, l'image grecque de l'écoulement : c'est la force masculine qui féconde la terre, assure la survie mais peut aussi mettre en danger les individus et les communautés. Il assure la prospérité – par ses ressources d'eau et de nourriture, en rendant possibles les contacts sur voie d'eau –, mais cause aussi le déclin, dont on parle moins dans les textes, par l'ensablement des ports, l'extension des marais pestiférés, les inondations. Le fleuve est représenté par son dieu qu'il incarne ou qui l'habite et qu'on honore dans des sanctuaires, avec des prêtres et des offrandes. Il peut influencer la vie de chacun, donnant la vigueur aux hommes, purifiant et fertilisant les femmes, s'élevant contre les maux de l'intérieur et de l'extérieur. Le fleuve peut être ancêtre de la communauté toute entière ou de sa lignée royale. Il est son protecteur ainsi que le protecteur de ceux qui portent son nom. Le fleuve est gardien de la mémoire mythique, sur laquelle s'appuie l'affirmation d'une identité collective. En conséquence, une série d'hydronymes n'est pas seulement indicatrice d'une carte mentale : elle est aussi un condensé d'histoires dans lesquelles un groupe ethnique ou géographique pouvait se reconnaître.

En prenant appui sur des textes et des représentations picturales, sculpturales ou « cartographiques » qui furent dérivées ou, du moins, qui pouvaient être racontées dans des textes, nous avons traité les fleuves en tant qu'espaces littéraires. En effet, il ne faut pas confondre le fleuve en tant qu'environnement réel, observé par le géographe ou par l'archéologue, avec le fleuve des auteurs. Ce dernier est une construction poétique, à partir d'espaces perçus ou imaginés, de croyances en forces surnaturelles, de mythes et légendes racontant les liens entre ces forces et les espaces qu'elles dominent. Le fleuve comme espace littéraire-poétique répond à la fois à l'espace historique – que le poète avait devant les yeux et l'historien-géographe s'efforçait de décrire – et à l'espace mythique, qui n'est qu'une idée, une valeur qui se développe dans un texte. À notre tour, en nous penchant sur ces espaces, nous créons les nôtres, selon notre propre rapport à l'environnement en général, à celui dans lequel

nous avons grandi et à celui, nouveau, auquel nous sommes confrontés, selon notre idée de la culture hellénique, nos intérêts et sensibilités.

Peut-on s'imaginer Sparte sans l'Eurotas, Olympie sans l'Alphée, Athènes sans l'Illyssus ?... Le Grec... plein de gratitude envers le moindre filet d'eau, le défiait comme une force de la nature ; il lui bâtissait des temples, lui élevait des statues, frappait des médailles en son honneur. Et l'artiste qui gravait ou sculptait ses traits divinisés, comprenait si bien les vertus intimes de la source, qu'en voyant l'image, les citoyens accourus la reconnaissaient aussitôt. Combien sont grands les noms des ruisselets de l'Hellade et de l'Asie Mineure ainsi transfigurés par les sculpteurs et les poètes ! Quand le voyageur débarque de l'Hellespont sur la page où les compagnons d'Ulysse et d'Achille avaient mis à sec leurs vaisseaux, quand il aperçoit le plateau qui portait autrefois les murs de Troie et voit sa propre image se refléter, soit dans les sources fameuses du Scamandre, soit dans l'eau du petit fleuve Simoïs, où faillit périr le vaillant Ajax, bien pauvre est son imagination, bien rebelle est son cœur s'il ne se sent profondément ému à la vue de ces flots que le vieil Homère a chantés !...

...Les peuples ont été massacrés ; des civilisations diverses se sont succédées avec leurs flux et leurs reflux de progrès et de décadence ; mais de sa voix claire, l'eau ne cesse de raconter l'histoire des antiques cités grecques : plus encore que la grave histoire, les fables dont les poètes ont orné la description des sources servent maintenant à susciter devant nous les générations d'autrefois.

Élisée Reclus, *op. cit.*, p. 37-40.



Fig. 1a-b. Dieu-fleuve grec, dont le visage combine des traits humains et taurins, sur deux monnaies en électrum de Cyzique, dans la première moitié du V^e siècle av. J.-C. Cf. H.P. ISLER, « Acheloos », *LIMC*, 1.1, 1981, p. 12-36 (p. 14, n° 20-21).



Fig. 2a-b. Le Scamandre dans l'*Iliad Ambrosiana* LII-LIII, d'après Ranuccio Bianchi Bandinelli, *Hellenistic-Byzantine Miniatures of the Iliad (Iliad Ambrosiana)*, Urs Graf-Verlag, Olten-Switzerland, 1955, p. 80, fig. 88-89.



Fig. 3a-b. *Tabula I Asiae* de la *Géographie de Ptolémée*, Rome, 1478 (Collection Margarita Samourkas, cat. no. 1232) et carte de l'Anatolie par G. Mercator, montrant la structure administrative ottomane, dans une édition de l'*Atlas* du XVII^e siècle (Collection Margarita Samourkas, cat. no. 1028). Publiées par George Tolia, *Mapping Greece, 1420-1800: a history. Maps in the Margarita Samourkas collection*, Athènes - Houten - New Castle, National Hellenic Research Foundation, de Graaf Publishers, Oak Knoll Press, 2012, p. 75 et 149 ; les cartes sont disponibles en ligne http://cartography.web.auth.gr/Maplibrary/New/ENGLISH_New/Sylloges_SamourkaEN.htm ; je remercie la Fondation Samourka et G. Tolia pour ces reproductions.



Fig. 4. Le fleuve comme limite dans le *Corpus Agrimensorum*. Guelf.36.23A, fol. 49v (Codex Arcerianus, VI^e siècle apr. J.-C., en ligne <http://diglib.hab.de/mss/36-23-aug-2f/min/00160.jpg>), publié dans C. Thulin, *Corpus Agrimensorum Romanorum* I.1 *Opuscula Agrimensorum Veterum*, Leipzig, Teubner, 1913, fig. 97.



Fig. 5a-b. L'Euphrate vu sur les représentations de l'Arménie et de la Mésopotamie dans *Notitia Dignitatum* (reproduction de 1436 d'après un original tardo-antique) : MS.



Canon. Misc. 378, Bodleian Library, f. 122r et 123r (en ligne sur <http://www.bodleian.ox.ac.uk/bodley>).

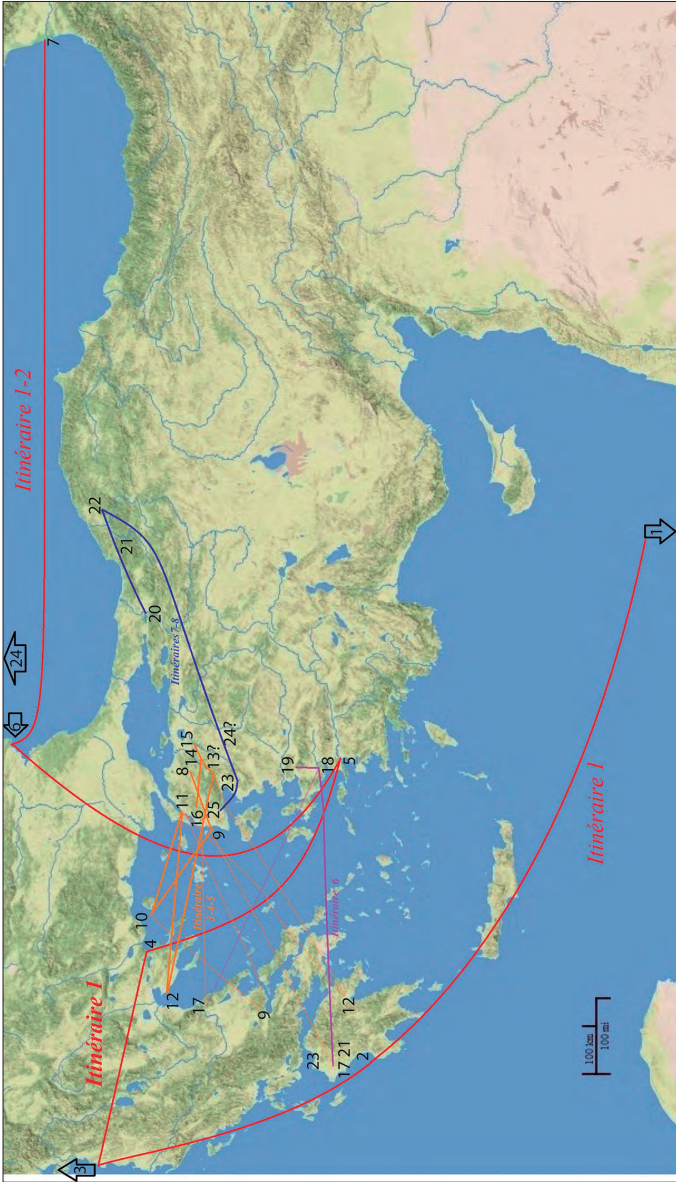


Fig. 6. Essai d'identification des segments composant le catalogue hésiodique des fleuves : 1-Nil, 2-Alphée, 3-Éridan, 4-Strymon, 5-Méandre, 6-Isiros, 7-Phase, 8-Rhèso, 9-Achélo(i)os, 10-Ness<(>tos, 11-Rhodios, 12-Haliakmôn, 13-Heptaporos, 14-Grênikos, 15-Aisêpos, 16-Simoïs, 17-Pénée, 18-Hermos, 19-Caïque, 20-Sangarios, 21-Ladôn, 22-Parthénios, 23-Euênos, 24-Aldêskos, 25-Scamandre.



Fig. 7. Proposition d'identification des fleuves homériques et hésiodiques de la Troade.